LF
P6266e.2

Pieyre, Pierre Alexandre

L'école des pères .

PQ
2019
P54E4

Rés. Yth. 2666

L'ÉCOLE DES PÈRES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS;

PAR M. PIEYRE,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE NIMES;

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le premier Juin 1787.

PRIX, 24 sols

A PARIS,

Chez DEBURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque du Roi & de l'Académie des Inscriptions, hôtel Ferrand, rue Serpente, N°. 6.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec approbation & Permission.

390431
22.3.4

ACTEURS.

COURVAL.	M. VANHOVE.
Mde. COURVAL. (*a*)	Mlle. DE VIENNE.
SAINT-FONS, fils de Courval.	M. FLEURY.
ROSALIE, fille de Courval.	Mde. PETIT.
DORSINI, (*b*)	M. SAINT-FAL.
DERMONT père, ami de Courval.	M. DESESSARTS.
DERMONT fils, ami de Saint-Fons.	M. DUNANT.
MARCELIN, ancien domeſtique.	M. DUGAZON.
ANDRÉ, laquais.	M. CHAMPVILLE.

La ſcène eſt dans un port de mer.

PQ
2019
P54E4

AVIS POUR LA PROVINCE.

(*a*) Ce Rôle appartient au premier emploi, & ne doit point être joué par une Soubrette.

(*b*) Ce Rôle doit être joué par le premier Acteur.

L'ÉCOLE DES PÈRES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORSINI, ANDRÉ.

DORSINI.

QUOI ? Madame Courval....

ANDRÉ.

Elle fait quelque emplette.

DORSINI.

Au mois d'août, à midi ! la folie eſt complette.
Sa belle-fille au moins pourra me recevoir ?

ANDRÉ.

Mademoiſelle eſt ſeule, & Monſieur doit ſavoir
Qu'elle n'a pas coutume.....

DORSINI.

Et Saint-Fons ?

ANDRÉ.

Pour ſon frère,
Quand ſon père eſt abſent, nous ne le voyons guère,
Et depuis avant-hier.....

DORSINI.

Vous pouvez me laiſſer

SCENE II.

DORSINI seul.

Je n'espère qu'en lui pour me débarrasser
Des créanciers pressans dont la foule m'assiége,
Il faut qu'il m'en délivre ; & sans doute le piége
Qu'on lui tendit hier le rendra généreux.
Une maîtresse adroite, un jeune homme amoureux ;
Avec de tels appuis, il n'est rien qu'on ne gagne.

SCENE III.

DORSINI, DERMONT fils.

DORSINI.

Fort bien ; vous avez su l'époux à la campagne
Et.....

DERMONT fils.

Dorsini jamais.....

DORSINI.

Le voilà donc parti.
De ces heureux momens sachons tirer parti,
Et dans cette maison où règne l'opulence,
Rassemblons les plaisirs, charmés de son absence ;
Il me hait, le cher homme, assez complettement,
Et voudroit fort ici me voir plus rarement ;
Sous ses fausses douceurs, sous sa gaîeté traîtresse,
Je vois bien que chez lui ma présence le blesse.
Ces huit jours sont à nous....Mais vous semblez rêveur.
La Dame du logis .... j'y reviens ; j'ai grand peur.....

DERMONT.

Non, non, rassurez-vous.

DORSINI.

Je vous en crois capable.
Madame de Courval est belle, jeune, aimable.....

DERMONT.

Aimable.....si l'on veut ; jeune, sans contredit ;
On n'en sauroit douter, sa conduite le dit.

DORSINI.

Il eſt, mon cher Dermont, ridicule à votre âge
De faire le Caton, & de fronder l'uſage.
Quel eſt enfin ſon tort ? ſe voyant ſans enfans,
Du bien, de la beauté, tout au plus vingt-cinq ans,
Elle cherche à jouir, à s'amuſer, à plaire ;
Voyez donc le grand mal ! veut-on qu'elle s'enterre,
Qu'elle renonce à tout, pour vivre triſtement
Auprès d'un vieux mari, perſonnage aſſommant ?
N'eſt-il pas trop heureux qu'une femme agréable
Veuille bien quelquefois préſider à ſa table,
Et faiſant les honneurs d'une bonne maiſon,
Y fixe le plaiſir & les gens du bon ton ?

DERMONT.

Je crois connoître aſſez quel eſt ſon caractère,
Pour juger que ce ton ne doit pas trop lui plaire ;
Et qu'il aimeroit mieux plus de ſimplicité,
Que tant d'amour du monde & de frivolité.
Chevalier, du vivant de ſa première femme,
Etiez-vous à Bordeaux ?

DORSINI.

Non.

DERMONT.

C'étoit une Dame
Du plus rare mérite : elle ſavoit unir
Les graces aux vertus, le devoir au plaiſir ;
Il fut toujours pour elle au ſein de ſa famille :
Elle aimoit ſon époux ; elle éleva ſa fille ;
Cet eſprit délicat, ce jugement exquis,
Ces talens, ſont l'effet des ſoins qu'elle en a pris.

DORSINI.

Dermont !....

DERMONT.

Monſieur Courval doit ſouffrir du contraſte
Celle-ci diſſipée, aime l'éclat, le faſte ;
Elle eſt honnête au fond, le cœur n'eſt par gâté ;
Mais que d'étourderie, & de légéreté !

DORSINI.

Quel feu vous avez mis en louant Roſalie !

DERMONT.

Moi !

DORSINI.

Je commence à croire.....Elle eſt jeune & jolie,

Et dans cette maiſon je vous vois plus ſouvent.
Depuis deux ou trois mois qu'elle eſt hors du couvent.

DERMONT.

J'y ſuis toujours venu de la même manière ;
Dès mes plus jeunes ans je ſuis ami du frère :
Nos pères ſont liés.....

DORSINI.

Fort bien ! raiſon de plus.

DERMONT.

Vous penſez.....

DORSINI.

Elle aura mieux de cent mille écus.
Cela vaut bien.....

DERMONT.

Qui, moi ! ſonger au mariage ;
Et de ma liberté vouloir perdre l'uſage ?
Non, j'ai peur des regrets ; je redoute des nœuds,
Qui pour quelques beaux jours, en ont tant de fâcheux ;
Voilà Saint-Fons.

SCÈNE IV

DORSINI, SAINT-FONS, DERMONT fils.

SAINT-FONS à Dermont.

ENFIN cher ami je te trouve
Rien ne peut égaler la peine que j'éprouve.
Le malheur me pourſuit, & je n'ai plus que toi
Qui puiſſes me ſauver.

DERMONT.

Tu dois compter ſur moi.

DORSINI.

(*à part*) (*haut.*)
Le coup a réuſſi. Qu'eſt-ce ? tu m'inquiètes :
Ne me diras-tu point.....

SAINT-FONS.

Oui, mes amis, vous êtes
Ce que j'ai de plus cher : vous allez tout ſavoir ;
C'eſt en votre ſecours que je mets mon eſpoir,

Dermont, c'eſt toi ſur-tout qui pourras m'être utile.

DERMONT.

Parle, mon amitié me rendra tout facile.

DORSINI.

De mon côté, Saint-Fons, ſi du peu que je puis....

SAINT-FONS.

Je le crois ; ſachez donc l'embarras où je ſuis.
Hier, après-dîné, retournant chez Julie,
Qui fait depuis deux mois le charme de ma vie ;
Au lieu de la gaîté qu'elle avoit le matin,
Je vois dans ſes regards des marques de chagrin :
Je veux l'interroger, & ſa bouche eſt muette ;
Mais de ſon déplaiſir ſes yeux ſont l'interprète :
Elle cachoit les pleurs dont ils étoient noyés.
» Chère amie, ai-je dit, me jetant à ſes pieds ;
» Parlez à votre amant, diſſipez ſes alarmes. »
Je preſſois ſes genoux, les baignois de mes larmes ;
Elle ne répond rien, elle gémit..... & moi.
Je me lève, je marche, éperdu, plein d'effroi :
J'étois dans un état..... difficile à vous peindre ;
De mon déſordre alors commençant à tout craindre :
Vous le voulez, dit-elle ; eh bien ! ſachez mes maux ;
Liſez. Je prends, je lis, & je trouve ces mots :

(*Il lit*)

» Je perds à la fin patience :
» Si mes trois cents louis demain ne ſont payés ;
» J'ai contre vous une ſentence,
» Et demain les ſergens vous feront envoyés. »

DORSINI

On n'a jamais écrit une lettre auſſi dure.
Qu'as-tu fait cependant après cette lecture ?

SAINT-FONS.

Je m'occupai du ſoin de calmer ſa douleur ;
Je crus d'un juſte eſpoir pouvoir flatter ſon cœur :
Ne doutant point alors qu'il ne me fût facile,
Vu le nombre d'amis que j'ai dans cette ville ;
De la tirer bientot d'un pareil embarras :
Mais je n'ai fait encore que d'inutiles pas.
Conçoit-on le ſujet de cette défiance ?

DERMONT.

Tu dois beaucoup, tu fais une groſſe dépenſe :
Ta mère étoit ſans bien. J'ai cinquante louis ;
Ils ſont à ton ſervice.

SAINT-FONS refusant la bourse.

Ah Dermont !

DORSINI.

Je ne puis
T'offrir un grand secours, & c'est de quoi j'enrage;
Quand j'aurai recueilli le tardif héritage
Qu'un oncle avare & vieux, mais lent à trépasser,
Doit à la Martinique un beau jour me laisser;
Lorsque je jouirai de toute ma fortune,
Entre nous, chers amis, elle sera commune,
Et vous verrez alors, si je saurai payer
Des bienfaits que jamais je ne dois oublier.

SAINT-FONS.

Mais ce soir, Dorsini, ce soir le terme expire.....
Voici, mon cher Dermont, ce qui vers toi m'attire.
Tu dois aussi; tu m'as entretenu souvent
D'un ami de ton père, homme honnête, obligeant;
Qui t'a dans le besoin.....

DERMONT.

J'y vais de ce pas même;
Tu peux t'en reposer sur un ami qui t'aime.
J'ai voulu t'affranchir de ce honteux lien;
L'amitié, la raison, tu n'as écouté rien.
Il faut t'aider, j'y cours.

DORSINI.

Cette conduite est belle.

DERMONT.

Je vais pour te servir employer tout mon zèle;
Viens au Club, tu pourras en apprendre l'effet.

SCÈNE V.

DORSINI, SAINT-FONS.

SAINT-FONS.

Ah ! quel cœur ! quel ami !

DORSINI.

J'en suis très-satisfait,
Je trouve son commerce aussi sûr qu'agréable,
Et j'ai pour sa personne une estime incroyable.

SAINT-FONS.

SAINT-FONS.

Il la mérite.

DORSINI.

On peut lui trouver cependant
Le ton un peu censeur, même presque pédant.

SAINT-FONS.

Avec tant de vertus.....

DORSINI.

Oh! je lui rends justice.
Ce dernier trait sur-tout.....

SAINT-FONS.

Crois-tu qu'il réussisse!

DORSINI.

Mais.....

SAINT-FONS.

S'il n'obtenoit rien.....

DORSINI.

Je pourois, en ce cas...
T'indiquer un moyen pour sortir d'embarras.

SAINT-FONS.

Que tu t'acquiers de droits à ma reconnoissance!
C'est par toi, cher ami, que j'eus la connoissance
De cet objet charmant; je te dois mon bonheur;
Ajoute à tes bienfaits; deviens son protecteur;
Dis-moi, pour la sauver, ce que je pourrois faire.

DORSINI.

Il te faut.... emprunter cette somme à ton père.

SAINT-FONS.

Voudra-t-il me donner jusqu'à trois cents louis?

DORSINI.

Bon....nous ne prendrons pas là-dessus son avis.

SAINT-FONS.

Je ne te comprends point.

DORSINI.

Faut-il que je m'explique!
J'entrevois pour sortir de cet état critique,
Pour en sortir bientôt, un moyen.... que voici:
Ton père a surement une personne ici
De tous ses intérêts chargée en son absence,
Et mieux que moi tu dois en avoir connoissance;

Cet homme eſt un notaire, un commis, un caiſſier:
Quel qu'il puiſſe être enfin il faut l'aller prier
De te prêter....

SAINT-FONS.

Jamais il ne voudra m'entendre;
Au retour de mon père il craindroit.....

DORSINI.

Daigne attendre:
Il eſt à la campagne; il ne doit arriver
Que dans huit jours; & moi je te ferai trouver,
Je te procurerai vendredi cette ſomme.

SAINT-FONS.

Pourquoi pas tout de ſuite?

DORSINI.

En ce moment mon homme
Eſt malheureuſement à la campagne auſſi;
Mais il revient demain, & je te donne ici
Ma parole d'honneur qu'il fera ton affaire;
Puis le vide rempli, je déſirois ton père
De ſoupçonner...

SAINT-FONS.

Dermont m'a promis ſon appui;
Dermont peut me ſervir, & je compte ſur lui.
Voici ma belle-mère.

SCÈNE VI.

DORSINI, SAINT-FONS, Mde COURVAL.

Mde COURVAL.

OU courez-vous ſi vîte?
Demeurez un moment.

SAINT-FONS

Il faut que je vous quitte.

Mde COURVAL.

Non je veux....

SAINT-FONS.

Je ne puis.

SCÈNE VII.

Mde. COURVAL, DORSINI.

Mde COURVAL.

(*à Dorsini.*)

BONJOUR. — Je suis, Monsieur,
Bien aise de vous voir.

DORSINI.

Votre humble serviteur.
Mais, Madame, quelle est la chose si pressante
Qui de si grand matin....

Mde COURVAL.

Affaire intéressante ;
C'est pour voir des chapeaux arrivés de Paris.
Le choix m'embarrassoit ; que n'ai-je eu votre avis ?
On vous connoît du goût.

DORSINI.

Je puis, sans modestie,
M'en croire infiniment, vous trouvant accomplie.

Mde COURVAL.

Ah ! vous êtes flatteur !

DORSINI.

L'aisance du maintien,
Un talent décidé pour se mettre très-bien,
Voilà pour le dehors que la grace décore ;
Celle de votre esprit est au dessus encore.
Et....

Mde COURVAL.

Gardez vos douceurs pour un plus digne objet.
Rosalie....

DORSINI.

A propos, parlons-en, s'il vous plaît.
Ne finirons-nous rien ? Dites-moi sans mystère
S'il faut que j'y renonce ou que je persévère ?
Cette aimable personne a connu mon amour :
Ne veut-elle jamais me payer de retour ?
Aimer sans espérance est un cruel martyre.

Mde COURVAL.

S'il faut vous parler vrai, votre amour me fait rire.
Vous ! de l'amour ! allons, convenez avec moi
Que sa dot est l'objet....

DORSINI.

Mais, Madame, je crois
Que même à vos côtés, on peut la trouver belle.

Mde COURVAL.

Pour moi, je ne vois pas ce qu'on admire en elle ;
La fraîcheur du moment, sans régularité,
Un air gauche d'ailleurs, un maintien emprunté.

DORSINI.

Sur elle à cet égard vous l'emportez de reste.

Mde COURVAL.

Elle est embarrassée, & croit être modeste.

DORSINI.

Il est vrai.

Mde COURVAL.

Mais enfin, comptez sur tous mes soins
Pour vous en faire aimer.... pour l'épouser du moins.
Homme de qualité, j'entends qu'on vous préfere.
Laissez moi seulement ménager cette affaire
Près de monsieur Courval ; il a l'esprit bourgeois ;
Et je crains....

DORSINI

Si le bien peut décider du choix,
J'attends un jour d'un oncle une fortune immense ;
Il le sait comme vous, mais.... quelquefois je pense
Que Dermont....

Mde COURVAL.

Vous croyez ?

DORSINI.

Franchement j'en ai peur :
Mille choses ici parlent en sa faveur ;
Et même... il me paroît, qu'auprès d'elle il oublie,
Et son indifférence, & sa philosophie :
Ses regards, ses discours me laissent peu douter.....

Mde COURVAL.

Soyez tendre, pressant, vous devez l'emporter.
Vous avez de l'usage & de l'expérience ;
Déployez donc ici toute votre science.
Voulez-vous maintenant avoir un entretien ?
On ira l'appeler.

DORSINI.

Vraiment, je le veux bien.

Madame COURVAL *appelant.*

André..... j'ai fort à cœur qu'un nœud si doux nous lie.
Votre société....

SCÈNE VIII.

Mde COURVAL, DORSINI, ANDRÉ.

Mde COURVAL à André.

DITES à Rosalie
Que je désirerois qu'elle vînt un moment.

SCÈNE IX.

Mde COURVAL, DORSINI.

DORSINI.

CE qui me plaît sur-tout dans cet engagement,
Madame, c'est qu'il va me donner l'avantage
De vous appartenir, de vous voir davantage;
Mais la voici.

SCÈNE X.

Mde COURVAL, ROSALIE, DORSINI.

DORSINI allant au-devant d'elle.

POURQUOI nous cacher tant d'attraits?
D'où vient cette retraite? Ah! ces yeux sont-ils faits
Pour être condamnés à l'étude, à l'ouvrage?
N'en connoissez-vous pas un plus charmant usage?
Quand leur éclat....

ROSALIE.

Madame, on m'a de votre part
Commandé de venir.

DORSINI.

Quoi ! pas même un regard !

Mde COURVAL à Rosalie.

On répond.

DORSINI.

Cet accueil a droit de me confondre.

ROSALIE.

Je crois qu'en pareil cas se taire, c'est répondre.

Me COURVAL.

Et vous croyez fort mal : se taire en pareil cas ;
C'est montrer du mépris, ou bien de l'embarras.
Vous pensez tout savoir ; mais pour apprendre à vivre ;
Il faut étudier ailleurs que dans un livre.

ROSALIE.

Ne m'avez-vous, Madame, ici fait appeler
Que dans l'intention....

Mde COURVAL.

Non ; c'est pour vous parler
Sur un sujet qui va vous radoucir, je gage ;
Sujet, du moins, qui plaît à celles de votre âge ;
De mon attachement, c'est pour vous faire foi.
Souvent vous me boudez, & je ne sais pourquoi ;
Car je me sens pour vous une amitié de mère :
Vous allez en juger. Je vois que votre père
N'est pas fort occupé du soin de vous pourvoir ;
Son dessein seroit même, & j'ai cru l'entrevoir,
Qu'un désir de couvent se glissât dans votre ame ;
Pour faire de Saint-Fons....

ROSALIE.

Ah ! croyez-moi, Madame ;
A de tels sentimens, son cœur est étranger ;
Il m'est assez connu pour en pouvoir juger.
Entre mon frère & moi partageant sa tendresse,
Notre bonheur commun l'occupe & l'intéresse.

Mde COURVAL apercevant Dermont fils.

Je le crois comme vous, mais.... dans un autre instant
Nous traiterons à fond ce chapitre important.

DORSINI à demi voix.

(*Pendant que Rosalie & Dermont se saluent.*)

Il vient mal à propos.

SCÈNE XI.

Mde COURVAL, DERMONT fils, DORSINI.

DERMONT à lui-même.

Je me trouble à sa vue:
Mon cœur mal défendu....

Mde COURVAL.

Monsieur, je vous salue:

DORSINI bas à Dermont.

Eh bien? qu'a pour Saint-Fons produit votre secours?

DERMONT bas à Dorsini.

Rien; mon homme est absent pour dix à douze jours.

DORSINI à part.

Cela m'arrange peu.

Mde COURVAL.

Causer tout bas ensemble;
Messieurs; cela n'est pas trop poli, ce me semble:

DORSINI à Madame Courval.

Pardon, mais avec lui je voulois m'occuper
Des plaisirs de ce soir: arrangeons un souper;
Faites prier Chloé, Lucile & la Marquise.

Mde COURVAL.

Je ne saurois, je soupe aujourd'hui chez Orphise:

DORSINI.

Chez Orphise? eh bon Dieu! qu'allez-vous faire là?
Vous plaisantez, sans doute, en nous disant cela.

Mde COURVAL.

Il m'a fallu promettre, Orphise est ma parente;
J'ai refusé vingt fois, mais....

DORSINI.

On refuse trente:

DERMONT.

J'ai cru qu'à des égards nos parens avoient droit.

DORSINI.

Quand ils sont ennuyeux, jamais on ne les voit ;
Et l'ennui seul préside aux soupers qu'elle donne :
On y médit fort peu, l'on n'y raille personne,
Et l'heureux calembourg, chef-d'œuvre de l'esprit ;
Si bien venu par-tout est chez elle proscrit.
Là, pour tout entretien, morale ou politique :
Pour tout plaisir le wisk de quelque femme antique.
S'il en est une à qui l'on puisse s'adresser,
Et que près d'elle à table on veuille se placer ;
Vous voyez aussitôt avec un front sévère
Se glisser entre vous ou l'époux ou la mère ;
Il faut vous dégager, c'est une trahison
Que de nous préférer cette triste maison.

Mde COURVAL.

Il est certain....

SCÈNE XII.

Mde COURVAL, ANDRÉ, DERMONT fils, DORSINI.

ANDRÉ.

MADAME....

Mde COURVAL.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Monsieur arrive ;

Il descend de voiture.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

Mde COURVAL, DERMONT fils, DORSINI.

DORSINI.

OH! ma foi, je m'esquive.

Mde COURVAL.

Eh pourquoi, s'il vous plaît? Qu'en appréhendez-vous?

DORSINI.

J'ai de l'éloignement pour les maris jaloux.

Mde COURVAL.

Non, non, monsieur Courval n'a rien qui leur ressemble.

DORSINI.

Je sais qu'il n'aime pas que nous soyons ensemble.

Mde COURVAL.

Qu'il l'aime ou non, pourquoi vous en inquiéter?
Vraiment c'est bien son goût qu'il nous faut consulter.

DORSINI.

Me trouver le matin....

Mde COURVAL.

Demeurez, je l'ordonne.
Et quant à vous Monsieur....

DERMONT.

Moi je ne fuis personne.
D'ailleurs; Monsieur Courval m'a toujours.....

Mde COURVAL.

Le voici.

SCÈNE XIV.

Mde COURVAL, M. COURVAL, DERMONT, DORSINI, ANDRÉ.

COURVAL *entrant avec gaieté. Il donne sa canne & son chapeau à André qui sort).*

Bonjour. Eh bien ! comment va tout le monde ici ? Ah, Messieurs, excusez.

DORSINI,

Vous vous moquez je pense

COURVAL *à sa femme lui prenant la main.*

Comment vous portez-vous depuis trois jours d'absence ?

Mde COURVAL.

Mais..... Assez bien.

COURVAL à Dorsini.

Monsieur, je suis votre valet.

(*à Dermont*) (*à sa femme*)

Touchez-là, mon ami..... Dites-moi, s'il vous plaît, La santé de mon fils, de ma fille ?

Mde COURVAL

Est fort bonne. Mais vous-même, Monsieur ? car ce retour m'étonne ; Vous deviez être absent une semaine au moins.

COURVAL.

C'étoit bien mon projet en partant ; néanmoins Ces deux jours m'ont suffi pour finir toute affaire.

DERMONT.

J'en vais donner, Monsieur, la nouvelle à mon père.

COURVAL.

Non, j'enverrai quelqu'un, vous restez avec nous. (*à Dorsini.*) Monsieur, l'on peut, sans doute, aussi compter sur vous.

DORSINI.

Tout comblé que je suis de cet honneur extrême, Je n'en puis profiter.

COUVLAL.

Tant pis.

DERMONT.

Et moi de même.

COURVAL, *toujours à Dorsini.*

Vous trouvant à présent, j'ai pu m'imaginer
Que Madame vouloit vous garder à dîner.

Mde COURVAL.

Ces Messieurs sont venus.....

COURVAL *à Dorsini.*

Sans doute, & l'on demeure.
Sans façon chez les gens qu'on visite à cette heure.

DORSINI.

(*à part*)
Vous êtes trop honnête..... O le vieillard malin!

COURVAL *à Dorsini.*

Ce sont les vrais amis qu'on va voir le matin;
Et je suis très-flatté.....

Mde COURVAL.

J'ai ma toilette à faire;
Ces Messieurs voudront bien me permettre, j'espère....;
(*Elle sort.*)

DORSINI.

Non, c'est nous qui plutôt.....

SCENE XV.

COURVAL, DERMONT fils, DORSINI.

COURVAL.

PARTIR si brusquement!

DORSINI.

Il est tard; j'ai, Monsieur, certain engagement.

COURVAL.

(*à Dorsini*) (*à Dermont, en lui serrant la main.*)
Adieu donc. — Au revoir.

DORSINI.

Pourquoi nous reconduire ?

COURVAL.

Monsieur le Chevalier, oh ! vous avez beau dire ;
A des gens tels que vous, je sais ce que je dois.

DORSINI.

Je ne souffrirai pas....

COURVAL.

J'obéis.

SCENE XVII

COURVAL *seul.*

OUI, je vois
Qu'il est tems à la fin que j'y porte remède :
Appelons cependant la prudence à notre aide.
Malgré tous mes avis sur cette liaison,
Dorsini chaque jour fréquente ma maison ;
Voyons pour l'en chasser le parti qui me reste
Mais évitons l'éclat..... moyen toujours funeste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

COURVAL *seul.* (*En habit de ville.*).

C'EST assez différer ; oui Monsieur Dorsini,
De ces lieux à la fin je veux vous voir banni.
Vous troublez le repos de toute une famille ;
Vous dérangez mon fils, & je vois qu'à ma fille.....

SCÈNE II.

MARCELIN, COURVAL.

MARCELIN.

J'AI reçu de l'argent de deux ou trois côtés,
Il est dans le bureau, les sacs étiquetés;
Voilà la clef. D'ailleurs sur l'objet du notaire.....

COURVAL.

Dans un autre moment nous parlerons d'affaire
Eh quoi! même à dîner je ne vois pas mon fils!

MARCELIN.

A ne vous rien celer, il a hors du logis
Passé complètement, & cette nuit, & l'autre;
Mais, Monsieur.... c'est bien moins sa faute que la vôtre

COURVAL avec surprise.

Marcelin!

MARCELIN.

Puisqu'enfin le mot en est lâché,
Dussé-je vous déplaire & vous en voir fâché,
Je vous veux là-dessus dire ce que je pense.

COURVAL *lui prenant la main.*

Dis-moi tout, mon ami; parle avec confiance.
Je connois ton bon sens & ton attachement;
Je sais que mon repos te touche fortement;
Des anciens serviteurs digne & parfait modèle,
Tu m'as donné cent fois des preuves de ton zèle:
Ta franchise jamais ne pourra m'offenser..
Ce qui part d'un bon cœur est-il fait pour blesser?

MARCELIN

Que je me trouve heureux de servir un tel maître!

COURVAL.

Eh bien, quel est mon tort, fais-le moi donc connoître,

MARCELIN.

Puisque vous désirez savoir mon sentiment,
Je le vais devant vous expliquer librement.
Voici donc, prenant part à ce désordre extrême,
Ce que je me suis dit plusieurs fois à moi-même:

Que monsieur de Saint-Fons, jeune homme de vingt ans ;
Voyant son père riche, avec deux seuls enfans,
Se livre à ses plaisirs, emprunte, & joue, & mange,
Sa conduite n'a rien qui me paroisse étrange :
C'est l'usage commun des enfans d'aujourd'hui,
Et l'on en voit beaucoup faire encore pis que lui.
Que madame Courval préfère en son bel âge
Les soins de sa toilette à ceux de son ménage,
Ne rentre qu'au matin, reçoive mille gens,
Evite son mari, sourie aux courtisans ;
Je n'en suis pas surpris:... c'est la dernière mode.
Mais, que monsieur Courval se montre assez commode
Pour supporter en paix ce train dans sa maison ;
Qu'un homme renommé pour l'esprit, la raison ;
Qu'un homme de bon sens, & que pour tel on cite ;
Homme d'un âge mur, d'un rare & vrai mérite,
Puisse d'un œil serein, & du plus grand sang-froid,
Tolérer si long-temps les désordres qu'il voit ;
Voilà ce qui me passe, & je ne puis connoître
Ce qui l'empêche ici de se conduire en maître.

COURVAL.

Me crois-tu donc aveugle, ou si fort prévenu,
Que je ne puisse voir le mal qui t'est connu ?
T'apercois-tu d'ailleurs que chez moi l'esprit baisse
A tel point, que l'on doive imputer à faiblesse
Le flegme que je montre & le calme où je vis ?
Tu me connois ; tu sais, Marcelin, si j'ai pris
Des partis décidés dans mainte circonstance.
Ici je les redoute, & la sage prudence
A des moyens plus lents qu'elle sait m'inspirer.
Hors de cette maison, rien ne doit transpirer.
Le mal, sans doute, est grand, mais non pas incurable ;
Un éclat de ma part le rend irréparable :
La réputation qu'à grand'peine on acquiert,
Par une seule atteinte en un instant se perd.
Si je souffre au-dedans, au-dehors on l'ignore ;
Quand je ne me plains point, on peut douter encore.
Mais si contre les miens j'use d'autorité,
Le coup à leur honneur sans remède est porté.
Lorsque j'ai ce matin rencontré chez ma femme
Ce monsieur Dorsini qui me déplaît dans l'ame,
Et sur lequel souvent j'ai donné des avis
Toujours pris de travers, & toujours mal suivis ;
Si, montrant de l'humeur d'une telle visite,
J'avois à ce monsieur fait l'accueil qu'il mérite,

Que fût-il arrivé ? mon homme auroit couru
Conter à tous venans que je fuis un bourru ;
De plus d'un trait malin il eût orné l'hiſtoire ;
Et ſans peine eût trouvé mille eſprits pour le croire.
Je ne veux pas donner matière à rire aux gens,
Ni que l'on ſache ailleurs ce qui ſe fait céans.
Sur moi, ni ſur les miens, je ne veux pas qu'on cauſe.
De mon calme apparent, tu connois donc la cauſe :
La voix de la raiſon peut encore ramener
Des cœurs qu'un ton moins doux pourroit aliéner.
Enfin, ſi malgré moi je menace & je gronde,
Je prétends le cacher du moins à tout le monde ;
Et ſous un air riant, un front calme & ſerein,
Déguiſer au-dehors ma peine & mon chagrin.
Ceux-là ſont en un mot vraiment dignes de blâme ;
Qui, dévoilant les torts de leur fils, de leur femme,
Apprennent au public ce qu'il doit ignorer ;
Leur ſuccès ſe réduit à les déshonorer.

MARCELIN.

Voilà qui me contraint à garder le ſilence ;
Vous venez d'éclairer ma foible intelligence :
Pardonnez, je penſois, je parlois comme un ſot.

COURVAL.

Je me contenterai d'en dire encore un mot
A madame Courval, tête-à-tête avec elle.
Toi, Marcelin, perſiſte avec le même zèle :
Tout ce que tu ſauras, viens me le découvrir ;
C'eſt-là le vrai moyen.... On entre, il faut finir.

SCÈNE III.

COURVAL, DERMONT père.

COURVAL.

AH ! c'eſt vous ? touchez là, mon ancien camarade ;

DERMONT père.

Recevez, mon ami, cette tendre embraſſade.
Mon fripon, ce matin, m'a dit votre retour ;
Vous n'avez pas chez vous fait un bien long ſéjour ?

COURVAL.

La campagne à préſent n'a pas trop de quoi plairei....

Avez-vous terminé cette certaine affaire ?

DERMONT père.

J'ai conclu : tout me rit, tout succède à mes vœux ;
Je pourrois m'estimer un être assez heureux :
Mon commerce fleurit, ma fortune s'augmente,
Mais mon coquin de fils me ronge & me tourmente ;
Je sais qu'on ne lui peut vraiment rien reprocher,
Et je n'en ai pas moins sujet de me fâcher,
Il n'est point libertin, point joueur, n'a nul vice,
Et cependant il met ma tendresse au supplice....
Ceci peut à la fin lasser votre amitié ;
Déja plus d'une fois je vous l'ai confié ;
Mais quand mon cœur est plein, j'ai besoin qu'il s'épanche.

COURVAL.

Qu'il se livre avec moi ; l'amitié vive & franche
Dédaigne cet apprêt & ces tons réservés
Indignes de deux cœurs si souvant éprouvés.

DERMONT père

Eh bien ; cette amitié qui dès long-tems nous lie ;
Par qui tous les plaisirs, les peines de la vie,
Sont communs entre nous dès nos plus jeunes ans ;
Va vous parler encor de ses chagrins cuisans.
Ce fils, le seul garçon aujourd'hui qui me reste ;
Jeune homme plein d'esprit, sage, posé, modeste ;
A qui je dois un jour laisser beaucoup de bien,
Majeur dans quatre mois, vit sans projets sur rien.
N'ayant point vu chez lui de goût pour le commerce ;
Je ne l'ai pas pressé sur celui que j'exerce ;
J'ai voulu le placer au service, au barreau.
A chacun de mes plans toujours refus nouveau.
Il est sourd aux honneurs, il est sourd à la gloire ;
Il prétend n'être rien ; & si je veux l'en croire ;
L'homme juste, tranquille au sein d'un doux loisir ;
Gémissant sur des maux que l'on ne peut guérir,
Doit rompre tout lien pour se conserver sage.

COURVAL.

C'est-là l'esprit du jour.

DERMONT père.

L'esprit du jour ! j'enrage.

COURVAL

Ne vivre que pour soi, fuir tout devoir gênant,
C'est des gens du bel air le système régnant.
Leurs leçons ont germé ; par ces belles maximes,

Ils

Ils ont ouvert la porte aux désordres, aux crimes ;
Ils ont isolé l'homme & rompu les liens
Qui forment les bons fils & les bons citoyens.
On trouve au lieu d'amis, & d'époux, & de pères ;
Des égoïstes durs, de froids célibataires.
Plus de patriotisme & de cœurs généreux ;
Tout sentiment s'éteint : en est-on plus heureux ?

DERMONT père.

Non, mon fils ne l'est point ; il a l'ame sensible ;
Même ;.... je l'avoûrai, j'ai d'abord cru possible
Qu'un violent amour, tyrannisant son cœur,
En l'éloignant de tout, altérât son humeur.
Il ne saurait aimer qu'une personne honnête :
Assuré de ce point, ma réponse étoit prête.
Le plus, le moins de bien, n'eût rien fait à mes yeux ;
Qu'il m'eût ouvert son cœur, & je comblois ses vœux.
Mais bah ! loin que l'amour ait maîtrisé son ame,
Quand je veux le presser de choisir une femme,
De me faire revivre en de petits enfans ;
Qui l'attachent au monde, & charment mes vieux ans
Sur ce point-là sur-tout je le trouve intraitable ;
Je menace, je prie ; il est inébranlable.

COURVAL.

C'est un travers d'esprit dont je crois que son cœur
Doit souffrir le premier. Je suis observateur,
Et j'ai vû quelquefois son embarras extrême
Près d'un objet..... bien fait pour nuire à son système.

DERMONT père.

Cet objet, quel est-il ?

COURVAL

Ma fille, & je voudrois
Avoir deviné juste.

DERMONT père.

Ah ! qu'entends-je ! je vais.....

COURVAL

Où ?

DERMONT père.

Je vais employer tout mon pouvoir de père.....

COURVAL.

Mais arrêtez ; Dermont.

DERMONT père.

O faveur douce & chère !

COURVAL.

Ecoutez donc un mot.

DERMONT père.

Moment délicieux !
Quoi ! tu lui confirois ce dépôt précieux ?

COURVAL.

J'eſtime votre fils, mon cher ami, je l'aime ;
Je l'ai ſuivi des yeux.

DERMONT père.

Je ſuis hors de moi-même ;

COURVAL.

Il a de bonnes mœurs, de l'eſprit, du bon ſens ;
Et je l'ai dans mon cœur choiſi depuis long-tems.

DERMONT père.

Il pourroit ſe flatter d'obtenir Roſalie !

COURVAL.

Elle vous ſemble donc....

DERMONT père.

Adorable !... accomplie !
Ah ! que ce traître-là connoît peu ſon bonheur !
Mais j'en jure ma foi.....

COURVAL.

Ne forçons pas ſon cœur.

DERMONT père.

Le forcer ! le fripon eſt vraiment bien à plaindre !
On lui donne une femme aimable, faite à peindre ;
Ayant tous les talens & toutes les vertus.....

COURVAL *froidement.*

Vous pouvez ajouter, avec cent mille écus.

DERMONT *trez-viviment.*

Et monſieur le coquin auroit l'impertinence
De trouver cependant qu'on lui fait violence !

COURVAL.

Un père là-deſſus ne doit exiger rien.

DERMONT père.

Je l'ai laiſſé trop libre, & je m'en repens bien ;
Mais parbleu.....

COURVAL.

Briſons-là, je vois venir ma femme.

DERMONT père.

Je m'en vais le trouver.

SCENE IV.

Mde COURVAL, COURVAL, DERMONT père

Mde COURVAL.

VOUS me fuyez?

DERMONT père.

Madame.....

COURVAL *à demi-voix*

Propoſez, j'y conſens; mais ſans rien commander.

Mde COURVAL à part.

J'ai perdu de l'argent, je veux en demander.

COURVAL.

Dites-moi, mon ami, dois-je ici vous attendre
Pour notre promenade?

DERMONT père.

Oui, je viendrai vous prendre.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

Mde COURVAL, COURVAL.

COURVAL

PUISQUE nous voilà ſeuls, je voudrois avec vous
Cauſer quelques momens.

Mde COURVAL.

Volontiers.....Entre nous,
J'ai pour ma part, auſſi quelque choſe à vous dire.

COURVAL

Vous pouvez commencer d'abord par m'en inſtruire,

J'écoute : nous viendrons ensuite à mon objet.

Mde COURVAL.

C'est aujourd'hui ..... le douze.

COURVAL.

Ah ! je vois ce que c'est.
Sur votre pension il vous faut quelque avance,
Je devois le penser ; pareille confidence
Est l'unique motif qui vous puisse porter
A m'adresser un mot, à ne pas m'éviter ;
Mais laissons le reproche ; il offense, il irrite ;
Du service qu'on rend, il détruit le mérite ;
Eh bien ! que vous faut-il ? parlez à votre ami,
Ne lui confiez pas les choses à demi,
Qu'il sache vos secrets, qu'il lise dans votre ame ;
Qui voulut plus que moi le bonheur de sa femme ?
Tenez, voilà ma bourse, & ne l'épargnez pas.
Jouissez : le plaisir doit avoir des appas ;
Mais le plaisir honnête, où règne la décence,
Et que règle une aimable & sage bienséance.
Asseyons nous, venez, causons en liberté ;
Qu'avec réflexion le sujet soit traité.

Mde COURVAL (*à part.*)

Quel ennui !

COURVAL.

Car c'est-là précisément, Hortense,
Ce qui m'a fait chercher ici votre présence.

Mde COURVAL (*légérement.*)

Causer debout, Monsieur, fera le même effet.

COURVAL.

Non, en parlant assis, l'esprit est moins distrait.

(*Il lui avance un fauteuil, & en prend un.*)

Mde COURVAL (*à part, s'asseyant & se reculant.*)

Il va moraliser jusqu'à ce soir, peut-être.

COURVAL (*approchant son siége.*)

Souffrez-moi près de vous.

Mde COURVAL.

Vous êtes bien le maître.

COURVAL.

Depuis combien de tems sommes-nous mariés ?

Mde COURVAL

Depuis trois ans.

COURVAL.

Fort bien. Du ton que vous aviez
Avant ce moment-là, gardez-vous la mémoire ?

Mde COURVAL.

Cela n'eſt pas, Monſieur, très-difficile à croire.

COURVAL.

Mais vous ſouvenez-vous quel fut notre entretien
Pendant que le notaire écrivoit ?

Mde COURVAL.

Non.

COURVAL.

Eh bien ?
Je vais en peu de mots, vous rappeller, Madame ;
Quel deſſein m'animoit en vous prenant pour femme :
Ce n'eſt pas l'amour ſeul qui m'a fait votre époux ;
Des motifs plus puiſſans me guidèrent vers vous.
J'etois veuf, & ma fille alors n'étoit pas d'âge
A veiller avec fruit aux choſes du ménage :
Mon fils écoutant peu la voix de la raiſon,
Eût plutôt renverſé que régi ma maiſon.
Mon commerce, & les ſoins que demande ma terre ;
Occupoient au-dehors mon exiſtence entière :
Il falloit donc quelqu'un, qui réglant le dedans,
Pût m'y repréſenter, & veiller ſur mes gens.
Je n'ai point recherché le bien, ni la naiſſance ;
Je ſuis riche, & l'honneur d'une illuſtre alliance,
Malgré tout ſon brillant ne m'a jamais tenté ;
Par ceux de mon état, il eſt trop acheté ;
J'ai cherché ſeulement une honnête famille.
De mon meilleur ami j'ai préféré la fille ;
Elle me paroiſſoit d'une modeſte maintien,
Sage, douce, & je crus qu'orpheline & ſans bien,
Elle me ſauroit gré de cette préférence,
Et pourroit la payer de quelque déférence.
Quand je fis choix de vous, quand je formai ces nœuds,
Je crus donc le bonheur aſſuré pour tous deux :
Je vous dis que mes ſoins vous préviendroient ſans ceſſe,
Et crois avoir tenu juſqu'ici ma promeſſe.
Je vous dis que chez moi l'aiſance vous ſuivroit,
Et qu'aucun agrément ne vous y manqueroit ;
Mais vous pouvez auſſi vous rappeler, Hortenſe,
Que je vous demandai pour ſeule récompenſe,
De vivre ſenſément ; de n'avoir pas chez vous

Une société d'étourdis & de fous ;
De ne voir que des gens de bonne compagnie ;
De consulter en tout l'honneur, la modestie ;
D'éviter les excès ; de détester l'éclat ;
De ne jamais sortir enfin de votre état.
Ce fut votre promesse ; est-ce votre conduite ?
Vous recevez chez vous, on trouve à votre suite
Une foule de gens connus par leurs travers ;
Vous aimez le grand monde, en affectez les airs ;
La première toujours, dès qu'une mode arrive,
Vous étalez.....

Mde COURVAL.

Monsieur.....

COURVAL.

Souffrez que je poursuive.

Je vous vois entraînée à mille liaisons,
Qui pour l'honnêteté sont de mortels poisons.
Négligeant vos devoirs, & chez vous étrangère,
Les seuls plaisirs bruyans ont le droit de vous plaire.
On vous trouve par-tout ; vous courez jour & nuit,
Et par-tout le fracas, l'imprudence vous suit.
C'est depuis trop long-temps qu'en rougissant j'endure,
Et je ne prétends plus que ce désordre dure.
Changez donc de conduite, afin de prévenir
Un éclat que j'ai craint, mais où je puis venir.
J'ai tout dit maintenant, & vous pouvez répondre.

Mde COURVAL.

Ce discours, je l'avoue, a droit de me confondre ;
Et je n'attendois pas ce grand déchaînement,
N'ayant point mérité semblable traitement.
Quatre mots suffiront ici pour ma défense.
De quoi vous plaignez-vous, Monsieur ? de ma dépense ?
Je la retrancherai. Bornez-moi, j'y consens,
Montrez-vous l'ennemi des plaisirs innocens,
Prescrivez les habits qu'il vous plaît que je porte ;
Vous serez ridicule, eh bien, soit ; que m'importe ?
Mais je pense, Monsieur, qu'il me sera permis
De recevoir du monde, & de voir mes amis,
Et vous n'exigez pas enfin que je me jette
Dans les austérités d'une sombre retraite ?

COURVAL.

Madame, vous avez mal compris mes discours ;
Ou plutôt, je le vois, vous cherchez des détours ;
A tous ces faux-fuyans votre ruse s'accroche,

Et vous ne voulez pas entendre mon reproche;
Suivez, suivez la mode, & ne l'outrez jamais;
Je ne veux sur ce point reprendre que l'excès,
St quant à vos amis, choisissez-les honnêtes,
Donnez-leur des soupés, donnez même des fêtes;
Et lorsque votre honneur y sera sans danger,
Loin de fronder vos goûts, je veux les partager.
Mais que des freluquets suivent vos pas sans cesse;
Un monsieur Dorsini, d'autres de cette espèce,
Libertins déclarés, joueurs peu délicats,
Publiant ce qu'ils font..... & ce qu'ils ne font pas;
Ma femme, ce n'est point une conduite sage,
Et je ne la saurois supporter davantage.

Mde COURVAL *souriant.*

J'y vois clair maintenant; que ne le disiez-vous?
Pouvois-je deviner que vous étiez jaloux?

COURVAL.

Non, je ne le suis point; vous vous trompez, Hortense;
Je n'ai sur votre compte aucun défiance,
Et n'ai pas en effet de sujet d'en avoir;
Mais le public ne voit que ce qu'on lui fait voir.
Il ne peut décider que sur les apparences;
Et qui vous jugera sur vos inconséquences,
Sur le simple renom des gens que vous voyez,
Vous jugera plus mal que vous ne le croyez.

(*Il se lève, & elle après.*)

C'est donc sur vos amis que j'insiste, & j'espère
Que je vous trouverai prompte à me satisfaire,
Que vous empêcherez, en vous conduisant mieux,
Que je ne prenne enfin un parti sérieux.

SCÈNE VI.

Mde COURVAL *seule.*

Ces partis sérieux n'ont rien qui m'épouvante.
J'irois près d'un mari m'ensevelir vivante,
Quitter ce que le monde a de plus doux pour moi,
Fuir mes sociétés, mes amis! & pourquoi?
On les estime peu, dit-il: c'est leur affaire;
Mais on n'a jamais eu de reproche à me faire;

Je ne m'en fais aucun ; je sais comme je vis,
Et je veux m'amuser dans l'âge où je le puis.
Rien de plus ennuyeux que ces gens estimables.
Il faut pour un soupé choisir les plus aimables
On jouit des dehors. Que m'importe le fond ?
Pourvu que ma conduite..... Eh quoi, c'est vous Saint-Fons !

SCÈNE VII.

Mde COURVAL, SAINT-FONS.

SAINT-FONS.

Oui, Madame... c'est moi, c'est moi qui vous implore
Pour un objet charmant qui m'aime..... que j'adore ;
Il me faut de l'argent, & mes amis sont froids,
Tout, jusqu'aux usuriers..... tout me manque à-la-fois ;
Dans les pas que je fais, le malheur m'accompagne :
L'un pour deux ou trois jours se trouve à la campagne ;
L'autre dit, Je ne puis ; un autre, Il faudra voir :
Dermont, en qui j'avois mais mon dernier espoir,
Raisonne au lieu d'agir ; & sans pitié m'étale
Les discours rebattus de sa froide morale.
Vous seule enfin pouvez, dans la crise où je suis.....

Mde COURVAL.

Que vous faut-il ?

SAINT-FONS.

Beaucoup,

Mde COURVAL.

Encor ?

SAINT-FONS

Trois cents louis.

Mde COURVAL.

Je ne les ai jamais possédés de ma vie ;
Je voudrois vous servir, mais, malgrè mon envie.....

SAINT-FONS.

Vous plaignez mon état ?

Mde COURVAL.

Sans doute

SAINT-FONS

SAINT-FONS.

Je le croi:
Je sais que vous avez de l'amitié pour moi.

Mde COURVAL.

Ne vous en ai-je pas donné plus d'une preuve ?

SAINT-FONS.

Eh bien.... je vais en faire une nouvelle épreuve ;
Vous pouvez m'obliger.

Mde COURVAL.

Qui ? moi, je le pourrois !

SAINT-FONS.

Marcelin, dites-vous, est dans vos intérêts ;

Mde COURVAL.

En vingt occasions j'ai pu le reconnoître ;
Il a, vous le savez, l'oreille de son maître ;
Il est le *factotum*, l'intime, le chéri,
Mais il m'est attaché bien plus qu'à mon mari.

SAINT-FONS.

Votre crédit sur lui fait ma seule espérance.

Mde COURVAL.

Je puis en disposer, parlez en assurance.

SAINT-FONS.

Je lui devrai mes jours, Madame ; s'il consent
A me prêter, pendant que mon père est absent....

Mde COURVAL.

Votre père est ici ; vous l'ignoriez ?

SAINT-FONS.

Qu'entends-je !

Mde COURVAL.

Oui, depuis ce matin ; ce retour vous dérange ?

SAINT-FONS.

Il me reste un espoir ; écoutez-moi. J'ai su
Que d'un notaire, hier, Marcelin a reçu
Une somme assez forte ; il pourroit bien se faire
Qu'il n'en eût pas encor rendu compte à mon père....

Mde COURVAL.

Il faut s'en informer.

SAINT-FONS.

Ce n'eſt que pour trois jours
Que de ſon amitié j'implore ce ſecours ;
Dans trois jours au plus tard, je lui rends cette ſomme ;
Car je dois vendredi la trouver chez un homme
Abſent, pour mon malheur, depuis hier au ſoir
Et je perds tout, je ſuis en proie au déſeſpoir,
Si, de quelque côté, je n'obtiens ce jour même
Les moyens les plus prompts pour ſauver ce que j'aime.

Mde COURVAL.

Parlons à Marcelin : on ira le chercher ;
L'état où je vous vois ne peut que le toucher.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROSIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURVAL *ſeul, une lettre à la main.*

VOILA ma lettre écrite ; il faut la faire rendre.
Voyons ſi Dorſini voudra s'y laiſſer prendre.
Eh ! quelqu'un !

SCÈNE II.

COURVAL, ANDRÉ.

COURVAL.

SAUREZ-VOUS trouver le logement
Du Capitaine Albert ?

ANDRÉ.

Sans doute, en s'informant....

COURVAL.

Le premier matelot vous montrera ſa porte,
En entrant au quai neuf ; allez avant qu'il ſorte.
(Il lui donne la lettre, & André ſort.)

SCÈNE III.

COURVAL *seul.*

AH, monsieur Dorsini, nous allons voir enfin
Si pour vous éloigner je puis être assez fin.
Je découvre quels sont les projets de ma femme ;
Quelques propos lâchés m'ont fait lire en son ame :
Elle voudroit..... Allons, prévenons ce malheur,
Qu'il parte ; tout le veut : son oncle a la douleur
De lui voir préférer une indigne conduite
Au sort où, près de lui, sa tendresse l'invite,
Pour le faire embarquer il m'écrit de l'aider ;
Voyons si ce moyen pourra l'y décider.

SCÈNE IV.

COURVAL MARCELIN.

MARCELIN *à part.*

POURRAI-JE lui causer cette douleur mortelle ?

COURVAL.

Tu sors de chez ma femme ?

MARCELIN.

Oui Monsieur.

COURVAL.

Que dit-elle ?
Ne me déguise rien : a-t-elle dans son cœur,
Du discours de tantôt, conservé quelqu'aigreur ?

MARCELIN.

Ah ! mon cher maître !

COURVAL.

Qu'est-ce ?

MARCELIN.

Aurais-je pu m'attendre...

COURVAL.

Tu t'émeus ; qu'aurois-tu de fâcheux à m'apprendre ?

MARCELIN.

Madame.....

COURVAL.

Eh bien, Madame.....

MARCELIN.

Et Monsieur votre fils....

COURVAL.

Et mon fils.... Mais quel trouble agite tes esprits ?

MARCELIN.

Il est dans l'embarras : cette fille qu'il aime
Le met depuis deux jours dans une peine extrême ;
Ayant eu vainement recours à ses amis,
Il voudroit.....

COURVAL.

Il voudroit ? achève, je frémis.

MARCELIN.

Croyant que de l'argent touché dans votre absence
Vous pourriez n'avoir pas encore eu connoissance,
Il me l'a demandé pour trois jours seulement.

COURVAL.

Eh bien ?

MARCELIN.

J'ai répondu que depuis un moment
J'avois remis la clef. Mais, poursuit-il encore,
As-tu rendu ton compte, ou si mon père ignore
A combien cet argent peut monter ?

COURVAL.

Qu'as-tu dit ?

MARCELIN.

Que vous n'en étiez pas entièrement instruit ;
Alors (sûr de tout rendre) il m'a fait la prière
De feindre qu'une somme est encore en arrière ;
Cette clef, m'a-t-il dit, souvent en ton pouvoir,
Te permet.....

COURVAL.

Il suffit. Qu'ai-je voulu savoir !
(*Il s'assied la tête cachée entre ses deux mains.*)
Suis-je assez malheureux !

MARCELIN.

Mon cher, mon digne maître!

COURVAL.

Laisse-moi, Marcelin, un peu me reconnoître;
Le trait assez avant dans mon cœur a porté.

MARCELIN *à part.*

Que son sort est cruel! qu'il est peu mérité!
Que je le plains! après tant de soins & de peines;
Voir ainsi tout d'un coup ses espérances vaines!

(*Le regardant avec intérêt.*)

Il est anéanti.....Sous ce coup accablé.....
Ah! je m'en apperçois, j'ai trop vîte parlé;
J'aurois dû lui cacher... .....

COURVAL. (*se lève subitement; Marcelin veut le suivre.*)

Non, mon ami demeure.

MARCELIN

Permettez que mes soins.....

COURVAL.

Je reviens tout-à-l'heure.

(*Il sort*)

SCÈNE V.

MARCELIN *seul.*

QUEL seroit son dessein? quel mouvement subit!
Ah! que je plains l'état où je le vois réduit!
Si son fils se doutoit du chagrin qu'il lui cause.....
Quoi! faudra-t-il toujours qu'un jeune homme s'oppose
Au bonheur des parens dont les uniques vœux,
Dont les uniques soins, sont de les rendre heureux.
Mais dois-je abandonner ce digne homme à lui-même?
Non, je dois craindre tout de sa douleur extrême.

SCÈNE VI.

COURVAL, MARCELIN.

COURVAL, (*avec un air calme, rencontrant Marcelin à la porte.*)

PRENDS ma clef, Marcelin, — & la porte à mon fils.

MARCELIN.

Quoi, Monsieur, vous voulez.....

COURVAL.

Fais ce que je te dis.
Montre, en la lui donnant, toute ta répugnance.
A faire un pas de plus dans cette circonstance.
Voyons quel est celui qu'il osera franchir,
Et si sa passion.....Enfin laissons-le agir.
Vas.

SCÈNE VII.

COURVAL, DERMONT père.

DERMONT père.

MON fils est sorti, mais il n'en est pas quitte;
Je prétens qu'il l'épouse, ou je le déshérite.

COURVAL.

J'espère qu'on pourra l'amener par degré.....

DERMONT père.

Point, point; je vous dis, moi, que de force ou de gré;
Sans différer, j'entends, je prétends qu'il y vienne,
Et c'est ma volonté qui doit régler la sienne.

COURVAL.

Non, il faut avant tout consulter le penchant,
Il faut de la douceur.

DERMONT père, (*avec force.*)

Il faut être méchant.
Voilà le seul moyen de ranger la jeunesse,

Et je vois que ces gens qui gourmandent sans cesse,
Savent se conserver un absolu pouvoir,
Et contenir chez eux chacun dans son devoir.

COURVAL.

Qu'espérer d'un empire obtenu par la crainte?
Trop de sévérité souvent porte à la feinte.
De ses enfans bientôt, en usant de rigueur;
On perd la confiance, on se ferme le cœur,

DERMONT père.

Soyons francs; votre exemple est-il fait pour séduire?
Et votre fils.....

COURVAL.

Mon fils?

DERMONT père.

Là.....

COURVAL

Que voulez-vous dire?

DERMONT père

Malgré vous à ce mot votre cœur s'est troublé.
Pardon, mon cher ami, d'avoir ainsi parlé,
Mais ses petits écarts ne sont pas de nature
A porter dans votre ame une vive blessure:
Il a des sentimens, & tout enfant bien né,
Après quelques erreurs est bientôt ramené.
Enfin l'âge & vos soins sauront mûrir sa tête;
C'est un fou, si l'on veut, mais un fou très-honnête.

COURVAL.

Eh bien, voudriez-vous, mon ami, confier
Votre fille à ce fou que l'on voudroit lier?

DERMONT père.

Quoi, si tôt?

COURVAL.

Je le vois, mon ami me refuse.

DERMONT père.

Qui? moi; vous refuser! ah! je vous fais excuse;
Si quelque chose a pu vous le faire penser.
J'accepte, mon ami, ton fils sans balancer.
Devois-tu de la sorte expliquer ma surprise?

COURVAL.

C'en est assez, ami, ce mot me tranquilise:

Ah Dermont ! pour mon cœur que ce moment eſt doux !

DERMONT père.

Qu'ils me ſont chers, ces nœuds qui vont m'unir à vous !
Mais..... je vais affliger votre ame paternelle.
Vous ignorez qu'il eſt..... certaine Demoiſelle
De qui depuis deux mois votre fils.....

COURVAL *froidement.*

Je le ſais.

DERMONT père

Avant tout, il en faut être débarraſſés,
Car ceux qui m'ont inſtruit, diſent qu'elle a des charmes
Dont on peut concevoir de très-juſtes alarmes.

COURVAL.

Je penſe comme vous.

DERMONT père.

Il faut donc au plus-tôt
Couper racine au mal.

COURVAL.

Oui, ſans doute, il le faut ;
Aidez-moi ſeulement.

DERMONT père.

Il nous ſera facile.....
De la faire enlever.

COURVAL.

L'éclat eſt inutile ;
Par des moyens plus doux nous pourrons réuſſir.
Son logement ſe peut aiſément découvrir ;
Vous irez la trouver.

DERMONT père

Un homme de mon âge !

COURVAL

Sera préciſément plus propre à ce meſſage ;
Beaucoup mieux qu'aucun autre il a l'art d'impoſer.

DERMONT père.

Mais ſi l'on m'aperçoit, c'eſt matière à jaſer.

COURVAL.

Vous êtes au deſſus d'un bruit de cette eſpèce.
On la nomme Julie : elle eſt dans la détreſſe,
Et je ſais qu'elle attend du ſecours de mon fils.
Il faut prendre avec vous juſqu'à deux cents louis ;

Vous

Vous dire député des parens du jeune homme,
Et chargé de leur part de donner cette somme,
Sous la condition que sans délai, sans bruit,
Elle quitte la ville, & parte cette nuit,
En lui recommandant de se garder d'instruire
Mon fils de ce départ, & de jamais écrire.
Qu'il cesse de la voir, il n'y songera plus.
Je le connois.

DERMONT père.

Si j'ai cependant un refus.

COURVAL.

Je ne le pense pas; mais s'il étoit possible
Que son cœur se montrât à cette offre insensible;
Il faut changeant de ton, la menacer des lois;
Dire que les parens vont user de leurs droits,
Solliciter un ordre, & la mettre en un gîte
Dont elle pourroit bien ne pas sortir si vite.
Soyez sûr, mon ami, que ces craintes....Notre or;
A toutes nos raisons supérieur encor,
La vont rendre aussitôt à nos désirs docile.
Et que nous la saurons demain hors de la ville.

DERMONT père.

Je le crois comme vous, & je vais m'acquitter
De la commission.

COURVAL (*le ramenant.*)

Avant de nous quitter,
Je veux vous prévenir que pour certaine affaire;
Je puis avoir besoin de votre ministère.

DERMONT père.

Vous n'avez qu'à parler; puis-je savoir en quoi?

COURVAL.

Sur Monsieur Dorsini, vous pensez comme moi?

DERMONT père.

Oui, c'est un corrupteur, une publique peste;
C'est une connoissance aux jeunes gens funeste.

COURVAL.

De sorte, mon ami, que vous verriez partir
Cet homme sans regrets.

DERMONT père.

Dites avec plaisir.

COURVAL.

Il suffit.

DERMONT père.

Qu'est-ce donc ? s'en va-t-il ?

COURVAL.

Je l'espère.

DERMONT père

Et j'y puis quelque chose ?

COURVAL.

Il pourra bien se faire.

DERMONT père.

En ce cas, mon ami daignez donc m'indiquer.....

COURVAL.

Il faut que je le voie, avant de m'expliquer ;
Et quoiqu'à son égard j'use un peu d'artifice,
Je n'en dois point rougir, car je lui rends service ;

DERMONT père

Parbleu ! je rirois bien, Monsieur le freluquet,
Si l'on pouvoit rabattre un peu votre caquet.

COURVAL.

Je veux faire à-la-fois & son bien, & le nôtre.

DERMONT père.

Il a perdu mon fils, il a gâté le vôtre.
Quel est-il ? d'où vient-il ?

COURVAL.

Monsieur le Chevalier
A proprement parler n'est qu'un aventurier.
Il cite fort son nom, vante fort sa naissance ;
Mais des siens & de lui j'ai pleine connoissance.
C'est un de ces messieurs si communs à Paris,
Qui sont, comme il leur plaît, ou Comtes, ou Marquis ;
Dont les provinciaux entretiennent la bourse,
Et de qui l'industrie est l'unique ressource.
Brillans & recherchés quand le jeu les soutient,
On leur tourne le dos dès que malheur vient ;
Classe méséstimée, & cependant reçue,
Gens qu'on garde à souper, & qu'à peine on salue.

DERMONT père.

S'il vivoit à Paris, pourquoi n'y pas rester ?

COURVAL.

Des dettes, des revers, l'ont forcé de quitter,
Après avoir laſſé de plus d'une manière
Les bontés d'un parent qui vit au Fort Saint-Pierre.
Si le déſœuvrement, ſi le gros jeu, l'ennui,
Rend ces meſſieurs ailleurs ſi fêtés aujourd'hui,
Je veux chez moi du moins en détruire l'eſpèce :
Mais il faut commencer.....

DERMONT père.

Par chaſſer la Princeſſe ;
Et j'y cours de ce pas.

COURVAL.

Quelques ſoins importans
Juſqu'à la fin du jour occuperont mon tems.

DERMONT père.

Quel jour ! c'eſt le plus beau de tous ceux de ma vie !

COURVAL.

Les nœuds qu'il va former faiſoient ma ſeule envie ;

DERMONT. père

(*Ils s'embraſſent.*)

Ils raviſſent mon cœur, ils comblent mes ſouhaits !

COURVAL.

Puiſſent-ils rendre heureux nos enfans à jamais !

SCÈNE VIII.

COURVAL *ſeul.*

PUISSENT-ILS de mon fils ramener la jeuneſſe !
Dans un enfant bien né !.... quelle coupable ivreſſe,
Tirons-nous, s'il ſe peut, de ces réflexions,
Allons chercher ailleurs des conſolations ;
Je les trouve avec toi, fille eſtimable & chère,
Toi ! le vivant portrait d'une adorable mère !
Viens ſoulager un cœur..... Je la vois s'aprocher.

SCÈNE IX.

ROSALIE, COURVAL.

ROSALIE.

JE vous ai vu si peu !

COURVAL.

Vous veniez me chercher ?
Du plus tendre retour vous payez ma tendresse,
Rosalie, & vos soins charmeront ma vieillesse.

ROSALIE.

Mon frère ainsi que moi ; méritant votre cœur,
Dans ce devoir sacré trouvera son bonheur.

COURVAL.

Votre frère !

ROSALIE.

Saint-Fons vous révère & vous aime.

COURVAL (*avec attendrissement.*)

Que ne vient-il ici me l'assurer lui-même ?

ROSALIE.

Vous ne l'avez pas vu ?

COURVAL.

Non, depuis mon retour.

ROSALIE.

Il l'ignore sans doute.

COURVAL.

Ah ! doit-il tout un jour
Déserter la maison ? &, même en mon absence,
A ma femme, à sa sœur dérober sa présence.
(*après une petite pause.*)
Son ami, j'en suis sûr, agit bien autrement :
C'est un garçon sensé que j'aime infiniment,
Un garçon plein d'esprit..... plein d'un rare mérite,
Dont on vante par-tout l'excellente conduite.
Ce jeune homme n'est point comme ceux d'aujourd'hui ;
Vous-même..... dites moi..... que pensez-vous de lui ?

ROSALIE.

Mais je dois..... en penſer..... ce que chacun en penſe.

COURVAL.

Vous qui le connoiſſez dès la plus tendre enfance ;
Qui l'avez vu toujours venir dans la maiſon,
Vous, ma fille, chez qui le bon ſens, la raiſon,
Un diſcernement juſte annoncent un autre âge,
Vous pouvez, ce me ſemble, en penſer davantage.

ROSALIE.

Quand il vient au logis, à peine je le voi ;
C'eſt pour mon frère ſeul....

COURVAL.

Ma fille, écoutez-moi...
Vous vous troublez.... pour peu que ceci vous déplaiſe.....

ROSALIE.

Mon père.....

COURVAL.

Vous ſemblez être mal à votre aiſe ?

ROSALIE.

Non mon père, jamais, ah ! jamais avec vous.

COURVAL.

Je ſonge, Roſalie, à t'offrir un époux.
Je puis guider ton choix, mais jamais le contraindre.
Parle-moi, mon enfant, parle-moi ſans rien craindre.
Pour être deviné, n'ai-je pas aſſez dit ?
Je vois combler mes vœux, ſi ton cœur applaudit :
Le fils de mon ami va m'appeler ſon père,
Et l'ami de Saint-Fons va devenir ſon frère.
Que de biens réunis ! quel avenir heureux !
Tu ſauras tout ; tes nœuds vont former d'autres nœuds ;
Et Conſtance à Saint-Fons, en même-temps unie,
T'offre deux fois ta ſœur chez ta plus tendre amie.

ROSALIE.

Qu'un tableau ſi touchant a de droits ſur mon cœur !

COURVAL.

A tes yeux comme aux miens montre-t-il le bonheur ?

ROSALIE.

Je ne le cèle pas, ma ſurpriſe eſt extrême.
Quoi ! c'eſt..... Monſieur Dermont ? .....

COURVAL.

Oui, ma fille, lui-même.
Entre son père & moi, tout est déjà d'accord.
Il vient de me quitter dans le plus doux transport.
Ton consentement seul manque encore à ma joie.

(*Rosalie troublée, baisse les yeux.*)

Tes regards sont baissés; que faut-il que je croie?
Ton père est ton ami, parle-lui sans détours.

ROSALIE.

Mon père,..... dans mon cœur vous avez lu toujours;
Vos conseils, vos bontés & votre complaisance,
Ont au plus haut degré porté ma confiance.
Vous estimez Dermont..... vous m'unissez à lui.
Il recherche ma main.... Je puis donc aujourd'hui,
Sans rougir d'un penchant qui devient légitime,
Dire.... qu'il est l'objet de ma secrette estime,
Et qu'entre les époux que vous pouviez m'offrir,
C'est peut-être le seul que je puisse chérir.
J'ai pris ces sentimens dans le cœur de ma mère:
Elle donnoit Dermont pour modèle à mon frère;
Tandis qu'accoutumée à tout voir par ses yeux,
Sa préférence aux miens le rendoit précieux.

COURVAL.

Mon choix est donc le tien? Ah! quel bonheur extrême!
Mais j'entends quelque bruit.. suspendons.. C'est lui-même.

SCÈNE X.

ROSALIE, COURVAL, DERMONT fils.

DERMONT fils.

AH! Monsieur! pardonnez....

COURVAL.

Eh quoi?

DERMONT fils.

Si j'interromps.....
Vous causiez, & je vais.....

COURVAL.

Restez; je vous réponds

Que vous ne dérangez en aucune manière.

(*Dermont salue Rosalie.*)

Avez-vous depuis peu..... rencontré votre père ?

DERMONT fils.

Non, depuis le dîné ; mais je l'ai prévenu
Sur votre prompt retour.

COURVAL.

Il est déjà venu.
A propos, mon ami, ne pouvez vous me dire
Ce que devient Saint-Fons ?

DERMONT fils.

Je venois m'en instruire ;
Je le cherche par-tout.

COURVAL.

Moi je le cherche aussi.

(*Rosalie avance son métier, & s'apprête à broder.*)

DERMONT fils.

Sans doute il ne sait pas que vous êtes ici.

COURVAL.

S'il le savoit, je suis dans la ferme assurance
Qu'il viendroit m'embrasser, après trois jours d'absence.

DERMONT fils.

Il n'en faut pas douter.

COURVAL.

Avec nos bons amis
Tous les longs complimens doivent être bannis ;
D'après cela, mon cher, vous voudrez bien permettre
Que je passe chez moi, pour finir une lettre.

DERMONT fils.

Ah ! Monsieur, je n'ai point.....

COURVAL.

Vous sortez, & pourquoi ?

DERMONT fils.

Je crains.....

COURVAL.

Ne pouvez-vous ici causer sans moi ?
Rosalie, en brodant, vous tiendra compagnie.
Vous ne dérangez rien ; demeurez, je vous prie.

DERMONT fils.

Mais.....

COURVAL.

Ne soyez donc pas si cérémonieux;
Restez..... Si vous n'avez rien à faire de mieux.

SCENE XI.

ROSALIE, DERMONT fils.

DERMONT fils, *à part* (*pendant que Rosalie se met à son métier.*)

AH Dieux! nous voilà seuls! que pourrais-je lui dire?
Pourquoi nous laisse-t-il? Je souffre le martyre.

ROSALIE *à part*, *brodant.*

De quel trouble avec lui mon cœur est agité!

DERMONT fils, *après un long silence.*

Que Monsieur votre père est rempli de bonté!
Quel naturel heureux! quelle franchise aimable!
Enjoué quelquefois, & toujours respectable.

ROSALIE *cessant de broder.*

Ah! Monsieur, tout le mnode en parle comme vous;
Quel plaisir j'en ressens! qu'il m'est flatteur & doux,
Quand tout ce qui l'approche & l'aime & le revère,
De l'avoir pour ami, de le nommer mon père!

DERMONT fils, *à part.*

Elle mêle une grace à tout ce qu'elle dit,
Dont le charme me trouble & me rend interdit:
Je n'éprouvai jamais de gêne aussi cruelle.....
(*Il s'approche.*)
Ranimons l'entretien. — Voilà, Mademoiselle,
Un ouvrage charmant..... C'est un habit, je crois?

ROSALIE.

Qu'il faut que je finisse avant la fin du mois:
Je le veux cet été voir porter à mon frère.

DERMONT fils,

Qu'il doit priser les dons de cette main si chère!
Heureux qui peut se voir l'objet de vos loisirs!

ROSALIE.

ROSALIE.

Ceux d'une autre, bientôt, feront tous ses plaisirs.
Mes cadeaux n'auront plus que la seconde place.

DERMONT fils,

Comment ! se pourroit-il ? & quelle autre, de grace ?.....

ROSALIE.

Quoi ! vous ignoreriez.....

DERMONT fils.

J'ignore absolument.

ROSALIE.

Quelqu'un, que vous & moi nous aimons tendrement ;
Va, sans que je m'en plaigne, avoir la préférence.

DERMONT fils,

Vous & moi, dites-vous ! quoi, ma sœur ! quoi, Constance !
L'ai-je bien entendu ? se peut-il ?.... achevez,
De grace apprenez-moi tout ce que vous savez.

ROSALIE.

A mon père, le votre accorde une autre fille.

DERMONT fils.

Quoi ! nous ne ferons plus qu'une même famille !
Quel sera mon bonheur ! Dieux ! qu'ils me feront doux ;
Ces nœuds qui vont encor me rapprocher de vous,
De vous, qui de talens & de graces ornée,
Si digne des parens de qui vous êtes née,
Devez sur tous les cœurs voir étendre vos droits !
Dans cette liaison quel charme j'entrevois !
Je vous donne une sœur, vous me donnez un frère ;
Par cet échange heureux.....

SCENE XII.

ROSALIE, DERMONT fils, ANDRÉ.

ANDRÉ *à Rosalie.*

MADAME votre mère
Dans son appartement desire de vous voir.

(*Il sort.*)

ROSALIE *saluant.*

Permettez-moi, Monsieur, de remplir ce devoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

DÉRMONT fils, *seul.*

DANS ces doux entretiens mon cœur est sans défense.
Eh ! pour ne pas l'aimer, il faut fuir sa présence.
La fuir ! il n'est plus tems, je cède à tant d'appas ;
Hh ! qui peut la connoître, & ne l'adorer pas ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIERE.

DORSINI.

LA défiance ici peut bien m'être permise :
Oui, plus sur cette lettre à mon hôte remise,
Mon esprit réfléchit, plus il me paroît clair
Que l'on veut me bercer de quelque conte en l'air.
Tout m'est suspect ; je veux approfondir l'affaire,
Et madame Courval m'y servira, j'espère.
Avant d'aller plus loin, de m'avancer en rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien,
Justement....

SCENE II.

Mde COURVAL, DORSINI.

Mde COURVAL.

AH Monsieur!

DORSINI.

Vous paroissez émue!

Mde COURVAL.

Votre visite ici peut être mal reçue;
Faites-moi le plaisir, monsieur le Chevalier,
De remettre à demain.....

DORSINI.

L'accueil est singulier!
Quoi donc! vous me chassez?

Mde COURVAL.

Gardez-vous de le croire;
Chez Lucile, demain, je vous dirai l'histoire;
Je viens d'avoir querelle avec monsieur Courval.

DORSINI *riant.*

Sur moi?

Mde COURVAL.

Vous en riez?... il vous recevroit mal
Dans ce premier moment: laissons passer l'orage.

DORSINI.

Je prétends lui parler.

Mde COURVAL.

A lui? Soyez donc sage:
D'où vous vient cette idée?

DORSINI.

Il le faut.

Mde COUVLAL.

Et pourquoi?

DORSINI.

Cette lettre qu'on vient de remettre chez moi,
Eixige qu'avec lui sans délai je m'explique.

Mde COURVAL.

Et d'où vous l'écrit-on ?

DORSINI.

Mais.... de la Martinique....
A ce qu'on dit.

Mde COURVAL.

Comment ? n'êtes-vous pas certain....

DORSINI.

Entre nous.... je croirois qu'elle part d'une main....

Mde COURVAL.

Et de qui ?

DORSINI.

S'il me faut dire ce que j'en penſe ;
Je ſuis ſur cette lettre en grande défiance ;
Ecoutez, vous verrez ſi j'ai raiſon ou tort.
Mon oncle eſt bien malade, il eſt à moitié mort,
Il eſt paralytique, il eſt dans le délire....
S'il faut m'en rapporter à ce qu'a ſu m'écrire
Monſieur ſon intendant ; car le mal lui ravit
L'uſage de ſa main, comme de ſon eſprit.
Il ne m'écrit donc point (notez cette remarque),
Mais l'intendant me dit qu'il faut que je m'embarque
Au plutôt, pour aller prendre poſſeſſion
Des biens dont maintenant il a la geſtion ;
Biens ſuperbes, dit-il, biens énormes, immenſes,
Et paſſant de beaucoup toutes mes eſpérances.

Mde COURVAL.

Je ne découvre pas....

DORSINI.

Un moment, m'y voici :
Et quant à ce départ.... (remarquez bien ceci.)

Mde COURVAL.

J'écoute, Chevalier.

DORSINI.

Pour le rendre facile ;
Vous avez, me dit-il, quelqu'un dans cette ville
Qui connoît fort votre oncle, & qui vous donnera
Les moyens les plus prompts, les plus ſurs qu'il pourra ;
Juſques à de l'argent, comme je l'en aviſe :
Voyez.... Monſieur Courval ; & partez ſans remiſe.

Mde COURVAL.

Monsieur Courval !

DORSINI.

Lui-même ; eh bien, qu'en pensez-vous ?

Mde COURVAL.

Mais...

DORSINI,

Qu'un piège, sans doute, est caché là-dessous.

Mde COURVAL.

A bien examiner....

DORSINI.

Cela sent l'imposture.

Mde COURVAL.

Eh ! ne pouvez-vous pas connoître l'écriture...

DORSINI.

Non, je n'en ai jamais reçu de cette main.

Mde COURVAL.

Vous soupçonneriez donc....

DORSINI.

Que l'on a le dessein
De me tirer d'ici, qu'on m'y voit avec crainte,
Et que pour m'éloigner cette nouvelle est feinte.
Je m'apperçois fort bien que je n'ai pas l'honneur
De plaire à votre époux ; je souffrois ce malheur
Avec quelque constance & quelque force d'ame :
Souvent plaire à Monsieur, c'est déplaire à Madame ;
Et jusques à ce jour, choisissant mes amis,
J'ai, par goût, préféré les femmes aux maris.
Enfin, je viens ici pour observer mon homme :
C'est de sa main que part l'avis de l'économe.
Je crois en être sûr.

Mde COURVAL.

D'où vous est-il venu ?

DORSINI.

Par un certain. .. Albert, qui m'est très-inconnu.
Si j'ai sur tout cela douté de la nouvelle,
Mon doute est bien plus fort, apprenant la querelle
Qu'on est venu vous faire, où l'on s'est, dites-vous,
Sur notre liaison, mis dans un grand courroux.

Mde COURVAL.

Oui, tout vient à l'appui de votre conjecture ;
Il ne vous faut donc pas risquer cette aventure.
Voyez monsieur Courval ; tâchez de démêler....

DORSINI.

Quelque habile qu'il soit, on peut le dévoiler....

Mde COURVAL.

Quoique depuis long-temps cet oncle vous appelle ;
Le plaisir vous retient, la chose est naturelle ;
Mais, si cette nouvelle a quelque fondement,
Hâtez-vous de partir, héritez promptement,
Et revenez après demander Rosalie ;
Votre recherche alors sera bien accueillie ;
Je vous seconderai, moi, de tout mon pouvoir.
Chez Lucile demain nous pourrons nous revoir ;
J'ai dans ce moment-ci des visites à faire,
Il faut que je vous quitte ; à demain.

DORSINI.

Je l'espère.

SCENE III.

DORSINI, *seul:*

ALLONS voir le mari, lisons dans son regard ;
Il va m'encourager sans doute à ce départ,
Me rendre tout facile : il va m'offrir, je gage,
Un vaisseau, de l'argent, pour faire le voyage.
L'argent, je le prendrai, car j'en ai grand besoin ;
Mais je veux voir plus clair, avant d'aller si loin....
Il vient ; nous allons donc jouer la comédie.

SCENE IV.

COURVAL, DORSINI.

COURVAL.

VOUS êtes seul, Monsieur ? ma femme....

DORSINI.

Elle est sortie.

COURVAL.

Je ne vous offre point, en ce cas, de rester ;
Vos momens sont trop chers, pour oser me flatter....

DORSINI.

C'est pour vous que je viens, Monsieur.

COURVAL.

Vous voulez rire ;
Me ferez-vous penser qu'un vieillard vous attire ?
Un homme de mon âge a pour vous peu d'appas,
Messieurs, & c'est beaucoup quand on ne les fuit pas

DORSINI.

Lorsqu'il dépend de vous de me rendre un service....

COURVAL.

Parlez, si vous croyez, Monsieur, que je le puisse.

DORSINI.

On me l'assure au moins.

COURVAL.

Vous pouvez donc compter.

DORSINI.

Je suis venu chez vous Monsieur, sans en douter.

COURVAL.

C'est fort bien fait.

DORSINI.

Voici ce qu'on vient de m'écrire.
Voulez-vous vous donner la peine de le lire.

COURVAL.

(*Il lit.*)

Volontiers.... Quoi ! Monsieur..., mon pauvre ami d'Erbains,
Ah ! que m'apprenez-vous ! ah ! comme je le plains !
Quand on est à ce point, on n'en réchappe guères.

DORSINI.

S'il faut sur son état croire à l'homme d'affaires...

COURVAL

Triste sort ! nous étions grands amis.

DORSINI *à part.*

Grands amis !

COURVAL.

Nous nous étions liés au collége à Paris.

DORSINI.

Cela date de loin.

COURVAL.

La nouvelle m'accable!

DORSINI.

Vous le montrez assez.

COURVAL.

Quel garçon estimable !
A servir ses amis se portant avec feu.

DORSINI *à part.*

Qu'il est fin !

COURVAL.

Si je puis obliger son neveu...!

DORSINI *à part.*

L'ai-je dit ?

COURVAL.

Dictez-moi ce qu'il me reste à faire!

DORSINI *à part.*

L'y voilà.

COURVAL.

Je suis prêt.

DORSINI *à part.*

La chose est-elle claire ?

(*Haut.*)

La lettre vous dira l'objet dont il s'agit.

COURVAL.

Ah ! fort bien.

DORSINI.

Vous allez être au fait.

COURVAL.

Il suffit.

(*Il lit.*

DORSINI *à part.*

Il est à découvert, malgré toute sa ruse,
Et je vais lui montrer à quel point il s'abuse.

(*Haut.*)

Vous voyez qu'on m'appelle, & qu'il m'y faut courir.

COURVAL.

Oui.

DORSINI.

DORSINI.

Qu'il me faut trouver un vaisseau pour partir.

COURVAL.

Sans doute.

DORSINI.

J'ai besoin, en faisant ce voyage ;
De quelque cent louis pour payer mon passage ;
Et.... satisfaire ici des gens à qui je dois.

COURVAL

Cela s'entend.

DORSINI.

Eh bien ?

COURVAL *lui rendant froidement la lettre.*

Ne comptez pas sur moi.

DORSINI.

Comment ?

COURVAL.

Je voudrois fort pouvoir vous être utile ;
Mais cela me seroit aujourd'hui difficile.

DORSINI.

Quoi ! Monsieur ?

COURVAL

Je n'ai point de place à vous offrir ;
Avant deux ou trois mois je ne fais rien partir.

DORSINI.

Je croyois....

COURVAL.

Et d'Erbains, puisqu'il faut vous le dire ;
Jusqu'à présent, Monsieur, ne m'a rien fait écrire.

DORSINI.

Vous n'avez pas reçu ?...

COURVAL.

Non, je suis sans avis.

DORSINI.

Et vous ne voulez pas me prêter cent louis ?

COURVAL.

Je vous tiens sûrement pour un fort galant homme ;
Mais.....cent louis, Monsieur, sont encore une somme.

DORSINI *à part.*

Comment diable ?

COURVAL.

Pardon, si je vous parle ainsi.

DORSINI *à part.*

Il me refuse net.

COURVAL.

Mais dans ce moment-ci....
Je n'ai pas tout l'argent que je voudrois moi-même.

DORSINI.

Vous....

COURVAL.

La guerre nous rend d'une indigence extrême !

DORSINI.

Mais....

COURVAL. *tirant sa montre.*

Un ami m'attend, je me vois obligé
D'aller au rendez-vous.

DORSINI *à part.*

Aurois-je mal jugé ?

COURVAL.

Vous me permettez donc....

DORSINI.

Liberté toute entière.

COURVAL *le reconduisant au fond du théâtre.*

Vous ne m'en voudrez pas de ce refus, j'espère ?

DORSINI.

Ah Monsieur ! point du tout.

COURVAL.

C'est que j'ai le défaut
De parler franchement.

DORSINI.

Et voilà ce qu'il faut.

COURVAL.

D'autres, en vous comblant de fausses politesses,
Vous diroient de grands mots, vous feroient cent promesses;
Moi je suis de ces gens....

DORSINI.

Dont je fais un grand cas.

COURVAL.

On ne perd avec moi, ni ſon temps, ni ſes pas.

DORSINI.

Si vous le vouliez bien....

COURVAL *revenant.*

Tenez, en conſcience;
Il faut que je vous diſe ici ce que je penſe.

DORSINI.

Dites, Monſieur.

COURVAL.

Je vais vous parler ſans détours....
Non, vous vous fâcheriez.

DORSINI.

Point.

COURVAL.

Si.

DORSINI.

Dites toujours.

COURVAL.

Et bien.... vous le vouloz.... peut-être je m'abuſe,
Mais ce voyage-là m'a bien l'air d'une ruſe;
En regardant de près, je crois qu'il m'eſt permis
De n'y voir qu'un moyen de trouver cent louis.

DORSINI.

Quoi? vous m'accuſeriez d'une telle impoſture!

COURVAL.

Je vous le diſois bien.

DORSINI.

Monſieur, je vous aſſure....

COURVAL.

Je ſavois que cela vous mettroit en courroux,
Mais vous l'avez voulu.

DORSINI.

Comment donc? penſez-vous....

COURVAL.

Moi! je ne penſe rien, mais vous m'avez fait lire

Un billet sur lequel j'aurois beaucoup à dire.
Il vient de l'autre monde, écrit par une main
Dont je ne reconnois la plume ni le seing,
Franchement.....

DORSINI.

Mais, monsieur, vous me faites outrage.

COURVAL *riant.*

Monsieur le Chevalier, on dit tout à mon âge;
Et je me ressouviens comment de notre temps,
Nous tendions nos filets aux pauvres bonnes gens;
Mais ne vous fâchez pas, il faut plutot en rire.
Convenez....

DORSINI.

C'en est trop, Monsieur, je me retire.

SCÈNE V.

COURVAL *seul.*

JE me suis mis, je pense, à l'abri du soupçon.
Oui, je vois qu'il mordra sans peine à l'hameçon.
Dermont va m'y servir, la chose l'intéresse;
Je me crois excusable en employant l'adresse;
Il se déshonoroit, affligeoit ses parens,
Et c'est un vrai service enfin que je lui rends....
J'oblige en même-temps plus d'un père sans doute.
Jamais mon fils.... Voici l'instant que je redoute;
Voyons si la nature & l'éducation
Vont lutter vainement contre sa passion.
Si d'un mauvais succès mon épreuve est suivie,
Qu'au moins cette leçon lui serve pour la vie.
André.... Non, la vertu saura le garantir.

SCÈNE VI.

COURVAL, ANDRÉ.

COURVAL *au laquais.*

MA canne, mon chapeau....

(*Il se promène.*)

(*Le laquais lui apporte sa canne & son chapeau.*)

SCÈNE VII.

MARCELIN, COURVAL.

MARCELIN.

Vous allez donc sortir ?
(Courval sort sans répondre.)

SCÈNE VIII.

MARCELIN *seul.*

Il ne me répond point. C'eſt ſon fils qui l'agite.
Mais quel eſt ſon projet ? Plus je cherche & médite....

SCÈNE IX.

SAINT-FONS, MARCELIN.

SAINT-FONS.

Dis-moi ? mon père....

MARCELIN.

Il ſort.

SAINT-FONS.

Ne veux-tu, mon ami,
Dans cette occaſion, m'obliger qu'à demi ?
Je t'en ſupplie encor ; prends ſur toi....

MARCELIN.

Dieu m'en garde !
Non, vous avez la clef ; le reſte vous regarde.

SCÈNE X.

SAINT-FONS, COURVAL, MARCELIN.

COURVAL, *en entrant.*

J'OUBLIOIS, Marcelin, ma lettre pour Paris ?
(*Il la lui remet, & Marcelin sort.*)

SCÈNE XI.

SAINT-FONS, COURVAL.

SAINT-FONS.

MON père ! ah juste ciel !

COURVAL *bien tendrement.*

Eh bonjour, mon cher fils !

SAINT-FONS.

Mon père.... vous avez fait un heureux voyage ?

COURVAL.

Très-court ; j'avois compté demeurer davantage.

SAINT-FONS.

Vous vous portez fort bien ?

COURVAL.

Des mieux ; mais toi, qu'as-tu ?

SAINT-FONS.

Rien du tout.

COURVAL.

Je ne sais, je te trouve abattu.

SAINT-FONS.

Cependant ma santé....

COURVAL.

Tu t'en montres prodigue ;

Toujours l'esprit bouillant & le corps en fatigue.
Eh quoi ! mon fils toujours courir & s'agiter !
Il faut être de fer pour pouvoir résister.

SAINT-FONS.

Mais tous les jeunes gens font ce qu'on me voit faire.

COURVAL

Tu veux donc, mon ami, chagriner ton vieux père ?
Il n'a pour héritier, pour tout soutien que toi,
Et tu veux l'en priver & finir avant moi ?

SAINT-FONS.

Mon père, je ne sais.....

COURVAL *tendrement.*

On dit que la vieillesse
Censure à tout propos, réprimande sans cesse,
Mais il faut convenir, d'après ce que l'on voit,
Que vous êtes, Messieurs, censurés à bon droit.
Ne peut-on s'amuser sans toutes ces folies,
Ces courses, ces excès, ces bruyantes parties ?
Passer la nuit à table, & le jour à cheval ;
Aller, pour tout repos, dormir une heure au bal ;
Se réveiller, jouer, & perdre sur parole ;
Courir, pour s'acquitter, chez un juif qui vous vole ;
Egarer sa raison dans des flots de liqueur ;
A des liens honteux abandonner son cœur ;
Périr d'ennui, bâiller, en disant qu'on s'amuse :
C'est ainsi qu'ils font tous, & que la santé s'use.

SAINT-FONS.

Pour me régler, mon père, en tout sur vos desirs....

COURVAL *plus tendrement.*

Je ne suis pas, mon fils, ennemi des plaisirs ;
Ils sont faits pour ton âge, ils sont dans la nature ;
Mais je veux, mon ami, qu'on fasse jeu qui dure,
Qu'on soit pour mieux jouir, ménager de ses goûts ;
De crainte, avant trente ans, d'être blasé sur tous.
Crois-en, mon fils, crois-en l'expérience & l'âge.
Encore un mot ; dis-moi, pourquoi cet équipage,
Qui montre en sa conduite un homme peu rangé ?
A sept heures du soir, pourquoi ce négligé,
Cette indécent gilet, & cette bigarrure
Qui, du haut jusqu'en bas, compose ta parure ?
Peut-on rester ainsi ! mon cher ami je voi
Que ton laquais souvent est mieux vêtu que toi ;
Doit-on se présenter habillé de la sorte ?

SAINT-FONS.

C'eſt la commodité, la ſaiſon qui m'y porte.

COURVAL.

Si quelqu'autre motif.... ta bourſe, par haſard,
Ne te permettoit pas.... en ce cas, fais m'en part;
Ta penſion eſt forte, & plus que ſuffiſante
Pour te faire exiſter d'une façon décente;
As-tu, malgré cela, quelque nouveau beſoin?
Garde-toi, mon cher fils, d'aller chercher plus loin;
De recourir jamais à quelqu'autre reſſource:
Je puis fournir à tout, viens puiſer dans ma bourſe;
Je te l'ai, tu le ſais, plus d'une fois offert
Viens donc à moi, Saint-Fons, demande à cœur ouvert;
Vois le meilleur ami dans le plus tendre père,
Et donne-lui toujours ta confiance entière.

SAINT-FONS *à part.*

Son amitié m'accable.... ô coup inattendu!..

COURVAL. *à part.*

Il ſe trouble... il s'émeut... ah! mon fils m'eſt rendu!

(*haut.*)

Tu ne me réponds point? J'ai deviné, je penſe.

SAINT-FONS.

Mon père!

COURVAL.

Allons, voyons, fais-moi ta confidence.

SAINT-FONS *à part.*

Demander tant d'argent ſans en dire l'emploi!

COURVAL.

Comment? tu ne veux pas, mon fils, t'ouvrir à moi?
Qui peut te retenir?

SAINT-FONS *à part.*

Que ſa bonté me touche!

COURVAL.

Je ne puis donc tirer un ſeul mot de ta bouche?

SAINT-FONS.

(*à part.*) (*haut.*)

Oſons lui dire tout.... allons.... Mon père!

COURVAL.

Eh bien?

Achève.

SAINT-FONS.

SAINT-FONS.

(*à part.*) (*haut.*)

Je ne puis..... je n'ai besoin de rien.
Vos offres m'ont touché, mais je vous en rends grâce.

COURVAL.

Dans un autre moment, cela peut trouver place.

(*à part.*)

Tous mes efforts sont vains, rien ne peut l'ébranler ;
Sortons, cachons mes pleurs qui sont près de couler.

SCÈNE XII.

SAINT-FONS *seul.*

IL sort ! ah ! respirons ; quelle atteinte mortelle
A porté dans mon cœur sa bonté paternelle !
Je ne le paîrai point de cet indigne prix !
Quoiqu'il puisse arriver, le dessein en est pris ;
La voix de la vertu parle & se fait entendre.

SCÈNE XIII.

SAINT-FONS, DORSINI.

DORSINI.

J'AI vu sortir ton père, & j'accours pour t'apprendre
Que Julie aux sergens voit livrer sa maison,
Et qu'elle peut coucher ce soir même en prison.

SAINT-FONS.

Dieux !

DORSINI.

Le cas est urgent, mais sans perdre courage
C'est à toi de chercher à détourner l'orage.

SAINT-FONS.

Hélas, par quels moyens ?

DORSINI.

Si tu voyois ſes pleurs ;
Mon ami !

SAINT-FONS.

Je vois tout.

DORSINI.

Elle eſt dans les horreurs ;
Elle eſt dans un état.... qui me laiſſe tout craindre ;
On la voit tour-à-tour s'agiter & ſe plaindre,
Gémir ſur ſon deſtin, te nommer....

SAINT-FONS.

Me nommer !

DORSINI.

Puis.... dans ſon déſeſpoir, tout-à-coup ſe calmer ;
Mais avec un regard.... Songe que le temps preſſe ;
Si ſon ſort, ſi ſa vie en un mot t'intéreſſe....

SAINT-FONS.

Ah Julie !

DORSINI.

Où vas-tu ?

SAINT-FONS.

Ne me ſuis pas.

DORSINI.

Saint-Fons !

SAINT-FONS.

Non : demeure.

(*Il ſort.*)

DORSINI.

Suivons-le, & nous en triomphons.

SCÈNE XIV.

DORSINI, Mde COURVAL,

Mde COURVAL *l'arrêtant.*

JE vous trouve à propos : je viens de chez Dormène ;
Où l'on a dit (je rends ce diſcours avec peine,
Mais c'eſt pour vous preſſer de détruire un tel bruit),
Que Saint-Fons, par vos ſoins chez Julie introduit.....
Vous m'entendez, ſans doute ?

DORSINI.

Une affaire importante....

Mde COURVAL.

De grâce, répondez ?

DORSINI.

La chose est très-pressante ;
On m'attend, je ne puis avec vous demeurer.

SCÈNE XV.

Mde COURVAL *seule.*

L'EMBARRAS qu'il fait voir suffit pour m'éclairer
Sur les indignités que l'on vient de m'apprendre ;
Chez Orphise, à souper, Dormène doit se rendre ;
Avec plus de détail je pourrai tout savoir,
Et dès le même instant je cesse de le voir.
De toutes ces horreurs un peu plus-tôt instruite ;
Je ne me serois pas si follement conduite.
En faveur de Saint-Fons, il faut en convenir,
Je ne devois jamais.... Ah ! je le vois venir.

SCÈNE XVI.

Mde COURVAL, SAINT-FONS.

SAINT-FONS *s'appuyant sur le bras d'un fauteuil.*

MES genoux sont tremblans, la force m'abandonne...

Mde COURVAL.

Quoi, Saint-Fons, vous auriez ?....

SAINT-FONS.

Sur moi que le ciel tonne ;
Si jamais.....

Mde COURVAL.

Qu'avez-vous ? vous me faites frémir.

SAINT-FONS.

Ce que j'ai ! ce que j'ai ! je n'ai plus qu'à mourir !
Mon père....

Mde COURVAL.

Eh bien ?

SAINT-FONS.

Sait tout.

Mde COURVAL.

Ah, j'ai la mort dans l'âme.

SAINT-FONS.

Oui, mon père sait tout, il est instruit, madame ;
C'en est fait pour jamais, ce jour fatal me perd.
J'entre chez lui.... Je vois son secrétaire ouvert ;
J'approche, & ce billet frappe soudain ma vue.
« A mon coupable fils.

Mde COURVAL.

Que je me sens émue !

SAINT-FONS *lisant.*

« Puisqu'un lien fatal a pour vous tant d'appas ;
« Qu'il vous fait renoncer à votre propre estime ;
« Je veux du moins vous épargner un crime :
« Acceptez.... ne dérobez pas. »

Mde COURVAL.

Quel homme ! quel billet ! ce procédé m'accable.

SAINT-FONS.

Foudroyé.... frémissant de me voir si coupable,
Egaré, hors de moi, j'ai voulu fuir ces lieux ;
Mais en me détournant.... j'ai trouvé sous mes yeux,
J'ai vu.... je vois encor le portrait de mon père ;
Il est-là ! son regard me poursuit & m'atterre.
Où me cacher, où fuir, loin de cet œil vengeur ?
Quand je l'éviterois.... puis-je éviter mon cœur ;

SCENE XVII.

Mde COURVAL *seule.*

MOI-MEME je reçois une clarté nouvelle ;
A mes devoirs trahis ce billet me rappelle,

Quel époux je fuyois ! ah ! qu'il soit aujourd'hui
Mon ami le plus tendre, & mon plus ferme appui !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FONS, ANDRÉ

(*André entre d'abord, & allume les bougies.*)

SAINT-FONS *en entrant.*

A-T-ON du monde ici ? Madame y soupe-t-elle ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur est tout seul avec Mademoiselle.

SAINT-FONS.

Ils ont soupé bien tard ?

ANDRE.

On est près d'achever.

SAINT-FONS.

Dis tout bas à ma sœur de venir me trouver.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

SAINT-FONS.

Parle-lui bien bas.

ANDRÉ.

Laissez-moi faire.

SCENE II.

SAINT-FONS *seul.*

OUI, c'eſt un parti pris, je viens trouver mon père :
Je puis tout ſupporter, ſon mépris, ſon courroux,
Tout.... mais je veux du moins tomber à ſes genoux,
Je veux les embraſſer arroſés de mes larmes ;
Le plus vif repentir me prêtera ſes armes :
Voilà mon ſeul eſpoir, ma dernière vertu ;
Je ne veux pas languir ſous ma faute abattu.
Et toi, fatal objet qui m'as ſu rendre infâme ;
Toi qui pour l'égarer aſſerviſſois mon ame,
Sur tes vrais ſentimens, je ſuis donc éclairé :
Quand je te porte un cœur honteux, déſeſpéré ;
Tu traites mes remords de frivole ſcrupule,
Et l'honneur à tes yeux paroît un ridicule ;
Ce lâche procédé me guérit ſans retour,
Et je connois enfin quel étoit ton amour.
Ah ! ma ſœur !.....

SCÈNE III.

ROSALIE, SAINT-FONS.

ROSALIE.

DITES-MOI, pourquoi nous mettre en peine ?

SAINT-FONS.

Ah que votre amitié ſait bien payer la mienne !

ROSALIE.

Quoi ; deux jours ſans vous voir !

SAINT-FONS.

Chère ſœur ! déſormais
Je n'en paſſerai plus un ſeul, je vous promets.

ROSALIE.

Vous ſavez le plaiſir que cela peut nous faire ;
Vous connoiſſez.....

SAINT-FONS.

Ma sœur, que fait.... que dit mon père ?

ROSALIE.

Il est triste, rêveur ; il a fort peu soupé ;
D'un sentiment profond il paroît occupé ;
Il s'efforce à parler, puis se tait & soupire ;
Des pleurs mouillent ses yeux, quand sa bouche veut rire.

SAINT-FONS.

Quel tableau déchirant ! ah que me dites vous !
Vous me portez, ma sœur, les plus sensibles coups.
A l'aspect de ses maux que je me sens coupable !

ROSALIE.

Est-ce vous ?

SAINT-FONS.

Oui, c'est moi dont la faute l'accable ;
C'est moi qui, de remords justement combattu,
Viens chercher à ses pieds mon pardon, ma vertu.
Oui, son coupable fils le cherche & le redoute ;
S'il a versé des pleurs, c'est moi qui les lui coute.
Je n'espère qu'en vous : allez vers lui, ma sœur,
Vous seule le pouvez fléchir en ma faveur ;
C'est aux charmes puissans d'une aimable innocence
Que je commets le soin de prendre ma défense.
Allez, obtenez-moi d'embrasser ses genoux,
Priez, intercédez, mon espoir est en vous.

ROSALIE.

Ah ! croyez.....

SAINT-FONS.

Oui, je crois que tout vous est possible.

SCÈNE IV.

SAINT-FONS *seul.*

QUEL que soit le succès, le moment est terrible.
Que lui dire ? grands dieux ! de quel front l'aborder ?
Comment, après ma faute, oser le regarder ?
Et j'ai pu devenir à ce point mépriſable !
J'ai pu me porter..... non, j'en étois incapable.

Jamais, sans le conseil d'un ami dangereux,
Je n'aurois oublié..... Voici mon père, ah Dieux!

SCENE V.

COURVAL, SAINT-FONS.

SAINT-FONS *se jetant aux pieds de son père.*

Je viens finir mes maux à vos pieds que j'embrasse.

COURVAL.

Mon fils.....

SAINT-FONS.

J'y viens chercher ou la mort, ou ma grâce.

COURVAL.

Relevez-vous, Saint-Fons.

SAINT-FONS.

Qui? moi, me relever!
Quand d'un crime si noir.....

COURVAL.

Gardez-vous d'achever;
Mon fils; je vous impose un éternel silence
Sur ce moment d'oubli: je crois, j'ai l'assurance
Que vous n'avez pas seul formé pareil dessein;
Qu'un perfide conseil l'a mis dans votre sein.

SAINT-FONS.

Il est vrai.

COURVAL.

Tout est dit, mon cœur s'en fie au vôtre:
Evitons là-dessus de rougir l'un & l'autre;
Ecartons cet objet, cessons un entretien
Qui nous affligeroit sans produire aucun bien.
L'honneur ne s'apprend point, mais j'en trouve l'empreinte
Dans ces cuisans regrets dont votre ame est atteinte.
J'y crois, & je me tais, pour vous montrer vos torts,
Quelle voix peut parler plus haut que vos remords!

SAINT-FONS.

Et j'ai navré le cœur d'un si généreux père!
O que tant de bonté me rend ma faute amère!
J'en ferai déchiré le reste de mes jours.

COURVAL.

COURVAL.

Mon fils, encore un coup, ceſſons un tel diſcours;
Qu'entre nous pour jamais ce ſujet s'abandonne,
Puiſſiez-vous oublier..... tout ce que je pardonne!

SAINT-FONS.

Toutes mes actions vont tendre déſormais....

COURVAL.

Je le crois.

SAINT-FONS.

Recevez le ſerment que je fais;
Mon père, de vous prendre en tout pour mon modèle.

COURVAL.

Point de ſermens; pour ſuivre une route nouvelle
Ce ſont vos liaiſons que vous devez changer;
Voilà le vrai moyen d'éviter le danger.
Fuyez l'occaſion, craignez l'exemple & l'âge:
Se défier, mon fils, eſt la vertu du ſage.
Le plus ferme ſe perd avec les vicieux;
Où l'honnêteté règne, on reſte vertueux;
Voulez-vous être ſûr de paſſer votre vie
Dans l'eſtime de tous, d'un vrai bonheur ſuivie?

SAINT-FONS.

Si je le veux!

COURVAL.

Mon fils..... il faut vous marier.

SAINT-FONS.

Mon père.....

COURVAL.

Cet état peut-il vous effrayer;
Lorſque tout s'unira pour le rendre agréable?
Fortune, parenté, femme jolie, aimable,
Tout ce qui peut charmer, tout ce qui rend heureux
Va ſe trouver pour toi raſſemblé dans ces nœuds.
Ah! quel état, mon fils, que celui qui nous lie
Par les plus grands des biens qu'un cœur ſenſible envie;
Ennoblit nos penchans, épure nos deſirs,
Et qui dans nos devoirs fait trouver nos plaiſirs!
C'eſt-là que l'on connoît un bonheur ſans mélange;
Là des ſoins, des égards, eſt un heureux échange;
Tous nos jours ſont ſereins, tous ſont ſemés de fleurs;
Et les momens de peine ont encor leurs douceurs.

O tendresse ! ô nature ! ô devoir qui m'enflamme !
Votre cri retentit dans le fond de mon ame.
Que je plains le mortel qu'un monde dangéreux
Eloigne d'un lien qui fait seul des heureux !

SAINT-FONS.

Je ne resiste plus ; de votre main, mon père,
Que je prenne une épouse, elle me sera chère.

SCENE VI.

COURVAL, SAINT-FONS, DERMONT *père.*

COURVAL. *apercevant Dermont père.*

ALLEZ voir votre sœur, vous apprendrez mon choix.
(*Saint-Fons veut baiser la main de son père, qui lui ouvre les bras, & il s'y jette.*)

DERMONT père *à Saint-Fons qui sort.*

Fort bien, mon cher ami.

SCENE VII.

COURVAL, DERMONT *père.*

DERMONT *père.*

COURVAL, ce que je vois
Me plaît beaucoup : Saint-Fons deviendra raisonnable.
Souper ici, causer avec vous, comment diable !
Je reçois rarement semblable honneur du mien.
Soupant toujours dehors, où ?... je n'en sais trop rien.
Cependant je suis sûr de sa bonne conduite,
Je conviens.....

COURVAL.

Il est plein de sens & de mérite ;
J'espère, vous voyant venir chez moi si tard,
Que c'est pour m'annoncer.....

DERMONT père.

Oui, sans plus de retard,
J'ai voulu, malgré l'heure, en ami plein de zèle,
Vous donner le plaisir d'une bonne nouvelle:
Cette femme nous quitte, & tout a réussi.

COURVAL.

Bon!

DERMONT père.

Elle part ce soir, pour aller loin d'ici.

COURVAL.

A merveille! elle est donc....

DERMONT père.

Elle est ma foi charmante;
Ils avoient bien raison: grands yeux, brune piquante;
C'est quelque chose encor, quand on sait bien choisir;
Il est d'assez bon goût, il faut en convenir.

COURVAL.

Enfin vous êtes sûr qu'elle quitte la ville?

DERMONT père.

La décider n'a pas été chose facile.

COURVAL.

Grace à l'or, cependant, le départ s'est conclu?

DERMONT père.

Sans doute; elle a promis tout ce que j'ai voulu.
Elle part cette nuit sans rien dire à notre homme;
Je n'ai pas cru.... devoir.... regarder à la somme.

COURVAL.

J'approuve tout; venons à Monsieur Dorsini:
J'ai besoin qu'avec moi vous soyez réuni;
La chose est en bon train, le reste est votre affaire.
Ma femme! quoi? déjà! ce n'est pas l'ordinaire.

SCÈNE VIII.

COURVAL, Mde COURVAL, DERMONT père.

Mde COURVAL.

AH, ah, Monsieur Dermont vous êtes tard ici !

COURVAL.

Mais vous y voir si tôt, c'est un miracle aussi.

Mde COURVAL.

J'ai tout quitté, j'accours vers vous, dans l'espérance
De soulager mon cœur.

COURVAL *bas à sa femme.*

Songez qu'en sa présence.....

Mde COURVAL.

Mes torts, nos procédés, ce généreux billet...

COURVAL *de même.*

Daignez vous contenir devant lui, s'il vous plaît.

Mde COURVAL.

Quel ami vous avez, Monsieur Dermont !

COURVAL.

Madame !

Mde COURVAL.

Quelle force d'esprit jointe à la plus belle ame !
Saint-Fons ainsi que moi.....

DERMONT père.

Quoi, Saint-Fons !...

COURVAL.

Ce n'est rien :
Madame, finissons de grace l'entretien ;
Il est tard.

DERMONT père.

Serviteur, je vous gêne sans doute.

Mde COURVAL *le retenant.*

Non, non, je ne crains pas qu'un ami nous écoute.

De mes engagemens je le prends pour témoin :
Oui, Monsieur, je promets.....

COURVAL.

Epargnez-vous ce soin ;
En quelle occasion m'avez-vous vu me plaindre ?
Je ne vous conçois pas ; (*bas*) songez à vous contraindre.

DERMONT père.

Adieu.

Mde COURVAL.

Sachez comment ce Monsieur Dorsini ;
En se déshonorant, s'est lui-même banni,
Et par un coup d'éclat termine l'aventure.

DERMONT père.

Quoi donc ?

Mde COURVAL.

Il prend la fuite, ayant dans sa voiture
Un de ces vils objets à qui les jeunes gens
Prodiguent aujourdhui leurs dons & leur encens ;
Damis qui les a vus.....

DERMONT père.

Oh, oh, si c'étoit elle !
Julie ?

Mde COURVAL.

Oui, Monsieur.

COURVAL *à Dermont.*

Paix !

DERMONT père.

La plaisante nouvelle !

COURVAL.

Taisez-vous.

Mde COURVAL.

Vous saviez.....

DERMONT père.

Quoi ? moi, Madame ! non.

Mde COURVAL.

Vous venez cependant de me dire son nom.

COURVAL.

Finissez, il est temps que Dermont se retire :
Avez-vous quelqu'un ?

DERMONT père,

Non.

COURVAL.

Je vous ferai conduire.

Mde COURVAL.

Votre fils eſt encor dans la maiſon, je croi.

COURVAL.

Qui l'amène ſi tard ?

Mde COURVAL.

Il ſoupoit avec moi ;
J'attendois mon carroſſe, & pour ſortir plus vîte,
Je ſuis venue à pied ; c'eſt lui qui m'a conduite.
Saint-Fons eſt ſurvenu, comme il ſe retiroit ;
Et s'abordant l'un l'autre avec grand intérêt. .....
Mais les voici tous deux.

SCENE IX, & dernière.

DERMONT fils, COURVAL, Mde COURVAL, DERMONT, père, SAINT-FONS.

SAINT-FONS *tenant Dermont fils par la main.*

VIENS Dermont, viens mon frère,
Chacun de nous ici retrouve un ſecond père ;
Quand vous nous choiſiſſiez, nos cœurs vous ont choiſis.
(*Courval témoigne ſa ſurpriſe.*)
J'ai tout ſu par ma ſœur.

DERMONT fils.

Vous voyez deux amis
Changés en un ſeul jour, & dont la ſeule envie
Eſt de former des nœuds qui vont charmer leur vie.

COURVAL *à Dermont fils.*

Oui, je ſuis votre père.

DERMONT fils.

Ah ! Monſieur !

DERMONT père *à Saint-Fons.*

Mon cher fils,

Aime bien ma Conſtance, & connois-en le prix.
(*à ſon fils.*)
Mais à me rendre heureux quel coup du ciel te porte ?

DERMONT fils.

Sur des principes faux, l'amour enfin l'emporte.

COURVAL.

Eh pourquoi craigniez-vous d'écouter votre cœur ?

DERMONT fils.

Ne me rappelez point une trop longue erreur ;
Ce cœur aſſez long-temps ſouffrit de mon ſyſtême.
Vos bontés, que j'apprends, me rendent à moi-même.
Mériter Roſalie, & vivre ſon époux,
Voilà ma ſeule gloire & mon bien le plus doux.

COURVAL.

Dans ſon appartement ma fille eſt retirée ;
Et je ne puis ſi tard en demander l'entrée ;
Il faut nous ſéparer, mes amis ; mais demain
Nous ſerons tous, je crois, levés de bon matin.
Je ſuis impatient d'embraſſer ma Conſtance,
(*à Saint-Fons.*)
Et lis dans certains yeux la même impatience ;
Voilà ce qui s'appelle un jour aſſez complet.

Mde COURVAL.

Sur tous mes ſentimens vous en verrez l'effet.
Vivre avec vous, Monſieur, avec ma belle-fille ;
Former des liaiſons au ſein de ma famille ;
C'eſt à quoi déſormais je borne mes deſirs.

COURVAL.

Ah ! croyez-moi, c'eſt là que ſont les vrais plaiſirs ;
Si l'on trouve au dehors des amitiés ſolides,
On y rencontre auſſi des cœurs faux & perfides,
Qui flattent nos penchans pour leurs ſeuls intérêts ;
Mais un père, un époux, ſont toujours amis vrais.

FIN.

PQ
2019
P54E4

Pieyre, Pierre Alexandre
L'école des pères

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY